ÉTUDES
NUMISMATIQUES.



ÉTUDES
NUMISMATIQUES

SUR

QUELQUES TYPES RELATIFS

AU

CULTE D'HÉCATE.

PAR H. D. DE LUYNES,

MEMBRE HONORAIRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.











PARIS.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

1835.



CHAPITRE I.

Un petit médaillon d'argent frappé à Syracuse lorsque l'art monétaire des Grecs avait acquis toute sa perfection, représente une tête de femme vue presque de face. L'expression de ses traits est grave et majestueuse, mais la pente de son cou paré d'un filet et d'un rang de grosses perles indique un mouvement que rend plus évident encore le désordre de ses cheveux flottant dans toutes les directions, comme s'ils étaient agités par le vent ou par l'ébranlement d'une course rapide. Le bandeau qui les retenait, espèce de diadème étroit et un peu arrondi, reste visible seulement au dessus du front; on y lit l'inscription ΚΙΜΩΝ. Autour, et tout près de la chevelure, nagent trois dauphins, et en dehors d'un cercle très-léger, qui environne cette belle image, est tracé le nom célèbre de la nymphe syracusaine, ΑΡΕΘΟΣΑ. Au revers est un quadrige lancé au galop à gauche, et conduit par une figure vêtue d'une longue robe. La Victoire, debout dans les airs au-dessus des chevaux, apporte une couronne au

vainqueur de l'hippodrome; à l'exergue est un épi couché; la légende porte le nom ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. Il existe au moins deux coins de cette médaille tant pour la tête que pour le revers, mais les différences en sont nulles pour l'ensemble et insignifiantes pour les détails[1]. On ne saurait méconnaître ici la tête d'Aréthuse, nymphe chasseresse de l'Élide, métamorphosée en fontaine lorsqu'elle fuyait les poursuites de l'Alphée. Ce dieu, toujours épris de la nymphe fugitive, venait, disait-on, sous la mer par une route inconnue, mêler ses eaux à celles de la source sicilienne[2]. Nous retrouvons auprès d'elle quelques-uns de ces poissons innombrables qu'il était sacrilége et funeste de pêcher dans les eaux vives et limpides de la fontaine consacrée à Diane par les nymphes, et environnée d'un môle admirable qui la séparait de la mer[3]. La fable

[1] La médaille citée par M. Mionnet comme appartenant à lord Northwich, a la légende ΑΡΕΘΟΣΑ complète; elle n'offre que deux dauphins du côté de la tête; sur les deux exemplaires de la bibliothèque nationale de France, les revers diffèrent par l'attitude de la figure guidant le char, celle de la Victoire et la place de la légende.

[2] Virg. Æneid., lib. III, v. 694.

[3] Cic. in Verr., act. 2, lib. IV, c. 53; Diod. Sicul., lib. V, c. 3.

Fazelli dans sa description de la Sicile, Decad., I, lib. 3, c. 1, donne sur l'état de la fontaine Aréthuse, telle qu'il la vit, vers l'an 1510, des renseignements fort curieux. Il atteste les changements que les fortifications ajoutées à Syracuse apportèrent à la forme du bassin; les dégradations du môle, qui était construit en pierres de taille recouvertes de bitume et de goudron; il parle aussi d'une source qui jaillissait dans la mer même, à peu de distance d'Aréthuse, et que l'on appelait de son temps l'OEil de Zilica. Cl. Marius Aretius, dans sa Chorographie de la Sicile, confirme ce que raconte Fazelli, et regarde comme l'Alphée l'OEil de Zilica; ce nom est d'autant plus remarquable qu'il est évidemment sarrasin, et tiré de la tradition musulmane sur les amours de Zoléikha, femme de Putiphar,

relative aux communications entre l'Alphée et la source d'Aréthuse était si ancienne dans la Grèce, que l'oracle de Delphes y fit allusion en ordonnant au Corinthien Archias d'aller fonder Syracuse[1].

Soutenue par l'autorité de Théocrite, de Nonnus, d'Ovide et de Virgile, cette tradition a été envisagée, par d'autres écrivains, sous un point de vue bien plus élevé, tandis que le récit du phénomène physique a trouvé dans Strabon un adversaire victorieux[2]. Ainsi Pindare nomme Aréthuse Ἄμπνευμα σεμνὸν Ἀλφεοῦ, ce que son scholiaste explique en disant qu'Aréthuse est comme l'embouchure, le lieu où respire Alphée[3]. Celui-ci, dit-il, amant de Diane, la poursuivit jusqu'en Sicile, et, au lieu même où il s'arrêta, se forma la fontaine Aréthuse; c'est pour cela que Diane reçut le nom d'Alphéioa, et qu'à Olympie, le simulacre d'Alphée est placé près de celui de Diane. Pindare donne pour le même motif le nom de Ποταμία à l'Artémis syracusaine. Le scholiaste, en désignant cette Artémis comme la même que l'Alphéioa, ajoute que son image était élevée sur les bords de la source Aréthuse[4]. Une autre preuve de l'importance que les Siciliens accordaient à la fontaine d'Ortygie se trouve dans le passage où Diodore, parlant de Minerve, de Diane et de Proserpine, associe ces trois déesses vierges, leur donne une éducation commune, les représente cueillant ensemble des

avec Joseph, fils de Jacob. Ainsi les Sarrasins de Syracuse ont adopté la tradition antique d'Alphée et d'Aréthuse, en lui donnant seulement la forme et les noms de leur histoire sacrée.

[1] Pausan., lib. V, c. 7.

[2] Strab., Geogr., lib. VI, p. 271.

[3] Pindar. Nem. I, et schol. ad eumd., v. 1.

[4] Pindar., Pyth. II, v. 12, et schol.

fleurs et travaillant de concert à broder le peplum de Jupiter; il montre ensuite les résultats religieux de leur union, et dit qu'elles affectionnèrent particulièrement, et se partagèrent la Sicile; Minerve était vénérée à Himéra où, pendant le séjour d'Hercule, les nymphes ouvrirent des sources thermales en honneur de Pallas; Diane eut l'île d'Ortygie avec la fontaine Aréthuse que les nymphes lui dédièrent; Proserpine régnait à Enna, et la source de Cyane, dans le pays de Syracuse, lui fut consacrée [1].

Il existait aussi en Achaïe un rite sacré montrant combien les Grecs estimaient Aréthuse au-dessus des nymphes ordinaires. Sur le rivage d'Ægium, non loin des temples de Jupiter homagyrius et de Déméter panachaia, était un édifice consacré à Sotéria (Σωτηρίας ἱερόν). Personne, excepté les prêtres, ne pouvait voir l'image de la déesse; les offrandes qu'on

[1] Diod. Sicul., lib. V, c. 3 et 4. Après un document aussi positif fourni par un auteur sicilien, on serait, avec quelque raison, surpris de ne trouver sur les monnaies d'Himéra aucun type relatif à Minerve; mais l'examen de ces médailles prouve que la déesse protectrice de la ville et du pays qui portait son nom n'y a pas été oubliée. On y trouve le coq consacré à Minerve ergané (Pausan., lib. VI, c. 26), l'osselet qui se rattache au culte de Minerve et d'Hercule, le casque, et Minerve Hygie faisant une libation sur un autel près de ses fontaines thermales, où se baigne un satyre. Le pentagone composé de trois triangles réunis, formant une étoile à cinq pointes, était un symbole d'Hygie; aussi le retrouvons-nous sur les médailles de Nola et de Nuceria, comme l'observe justement Eckhel; sur des médailles de Velia portant le type de Minerve, et comme emblème peint au milieu du bouclier de cette déesse sur des vases de prix venant d'Athènes, où elle était adorée sous le nom d'Hygie, comme nous l'assure Photius. Lexic. verb. Ὑγίεια. — Lucian., de Laps. int. salut. Eckhel, Doct. num. vet., t. II, p. 476. — Mionnet, Descr. des méd. gr., t. I, p. 174. — Annal. dell. inst. di. corr. archeol. pl., t. I, pl. 22.

lui présentait étaient jetées dans la mer, et l'on prétendait les envoyer ainsi à l'Aréthuse de Syracuse[1]. Sotéria était évidemment la même divinité que la déesse *Salus* des Romains, la même qu'Hygie, et Pausanias nous le démontre, puisqu'il cite une statue dédiée à Sotéria par Eurypyle après qu'il fut délivré de sa démence[2]. Il faut donc en déduire qu'Aréthuse, liée si intimement au culte d'Hygie, participait aux attributions de cette déesse confondue avec Cérès elle-même sur une médaille de Métaponte, ainsi que l'a observé Eckhel[3]. Cette explication si vraisemblable et appuyée en partie par l'opinion de notre numismate le plus célèbre, pourrait donner la solution d'une question qui semble s'y rattacher immédiatement. Un médaillon de Syracuse, d'un très-beau travail, représente une tête de femme, à gauche entourée de quatre poissons et ceinte d'un bandeau, sur le devant duquel on lit KIM. Hors du grènetis est écrit: AKOΣ, comme APEΘOΣA sur notre médaille. Au revers se trouve le quadrige, dont le conducteur est couronné par la Victoire; dessous, KIMΩN; à l'exergue, des armes, et au-dessous, AΘAA[4]. Ce médaillon est d'une telle rareté qu'on doit le considérer comme unique. La différence qu'il offre avec les types ordinaires est relevée par la position du nom KIMΩN au revers, tandis qu'on le voit ordinairement sur le bandeau ou sur un dauphin, placé sous la tête de femme.

[1] Pausan., lib. VII, c. 24.

[2] *Ibid.*, c. 21.

[3] Eckhel, Num. vet., p. 38, Doct. num. vet., t. I, p. 155. Cette médaille, par une conformité singulière avec celle qui nous occupe à présent, offre une tête de Cérès *de face*, couronnée d'épis, et au-dessus, le nom ΣΩΤΗΡΙΑ.

[4] Mus. Sanclem., num. sel. I. 282, et Mionnet, Descr. des méd. gr., suppl., t. I, p. 432.

Que peut signifier ce mot ΑΚΟΣ, écrit en dehors du grènetis? Hesychius nous l'apprend, et dit que Ἄκος signifie Ὑγιεία. Serait-ce par un hasard inexplicable que nous aurions obtenu ce résultat? et qu'y aurait-il de surprenant à trouver que Cérès ou Proserpine Sotéria en Achaïe et à Métaponte, dont la religion était achéenne, fût aussi Aréthuse-Hygie à Syracuse, colonie de Corinthe? Mais continuons cet examen.

Les artistes grecs, qui peignaient ou sculptaient pour leurs contemporains, n'ont pu se soustraire à deux lois qui dominent les arts, celle que la nature impose, et celle que les idées religieuses et politiques ont toujours tracée. La première est la seule vraie; elle est employée rigoureusement chez tous les peuples pour former la seconde. Celle-ci produit la grande série des symboles, des attitudes, des costumes, des attributs et des formes hiératiques et nationales. Les anciens les comprenaient aussi bien que nous entendons les allégories chrétiennes; seulement, pour saisir celles des Grecs, il faut une étude approfondie de leurs mythes, de leurs croyances, et de leurs rites; cette science n'était rien pour eux; elle occuperait toute la vie d'un archéologue. De là viennent nos erreurs, si fréquemment relevées par des monuments tels que l'Étrurie en fournit de nos jours; la richesse des collections d'antiquités nous procure les moyens de comparer et d'éclaircir bien des doutes.

Pour obtenir une intelligence complète du monument qui nous occupe, jetons un coup d'œil sur ceux qui paraissent s'y rapporter d'une manière positive. Cette belle tête de femme à cheveux épars n'est pas un type propre seulement à Syracuse. Elle a été reproduite, avec moins de talent sans doute, mais dans des données identiques, sur un beau médaillon d'argent, punique, attribué à Agrigente, avec d'autant plus

de raison qu'il offre le revers et le poids des médailles de cette ville[1]. Même tête de face, même bandeau, même désordre de la chevelure, six poissons nagent autour; mais l'expression de la figure est plus sévère que celle d'Aréthuse; ses sourcils sont froncés; ses yeux sont menaçants, sa bouche est dédaigneuse. Au revers sont un crabe, un poisson et une inscription punique. Ce type est répété sur une monnaie d'argent de Camarina[2]. Une autre médaille d'argent, avec le bœuf à face humaine pour revers, appartient à Néapolis de Campanie; la tête est toute pareille, sans les poissons[3]. On retrouve exactement le même type sur un médaillon et des médailles d'argent de Larisse de Thessalie avec le cheval libre, la jument et son poulain, ou le cavalier pour revers[4]; enfin il se répète avec la même fidélité sur les médailles d'argent, frappées en Cilicie, ayant au revers une tête barbue et casquée et une inscription phénicienne[5].

L'image gravée sur les médailles de tant de peuples d'origine commune, habitant la Sicile, la Campanie, la Grèce et l'Asie, ne peut pas être considérée comme un type local; et malgré le nom d'Aréthuse sur la monnaie syracusaine, il devient évident que cette tête de face, diadémée et à cheveux épars, se lie à un culte général chez toutes les nations hellé-

[1] Combe, vet. pop. et reg. Num., pl. IV, n° 3.

[2] Mionnet, Descr. des méd. gr., suppl., t. I, p. 376, n°s 133, 134.

[3] De ma collection, et Dumersan, Descr. des méd. du cab. All. de Hauteroche; pl. I, n° 7.

[4] Combe, vet. pop. et reg. Num., pl. V, n° 9. Mionnet, suppl., t. IX, p. 293, n° 192, pag. 294, n° 194, et Descript. des méd. gr., t. II, p. 16, n° 121.

[5] Mionnet, Descr. des méd. gr., t. III, p. 566, n° 665.

niques. Eckhel l'a si bien senti qu'il dit, en parlant des médailles de Larisse : *Caput muliebre passis crinibus, quod frequentissime in argenteis Larissæ occurrit esse Medusæ, cujus cædes Perseo veteri Larissæ incolæ tam honorifica fuit*[1]. Cette excellente conjecture d'Eckhel est partagée par Combe[2]; rien ne paraît s'y opposer, puisque la fable de Méduse était adoptée dans tous les pays où cette tête fut représentée.

Nous n'avons cité que des médailles fort remarquables de différents pays; j'aurais pu parler aussi de celles de Phistelia de Campanie, d'Héraclée de Lucanie, et de beaucoup d'autres monnaies de la Grèce proprement dite, qui se rapprochent du type syracusain; je n'insisterai que sur la médaille de bronze trouvée en Épire, offrant une tête imberbe de face, les cheveux hérissés et épars, ceinte d'un bandeau qui retombe sur son cou; au revers se voit Cerbère; des deux côtés on lit la lettre A. Cette monnaie est attribuée par M. de Pouqueville aux *Celtæ Aïdonites* de Thesprotie, pays où il l'a découverte[3]. Elle a de grands rapports, pour le revers, avec les médailles de bronze de Pisaurum, ville grecque d'Italie, située sur la côte opposée de l'Adriatique[4].

Si nous cherchons ce qu'a pu signifier chez les anciens une tête de femme comme celle de notre Aréthuse, nous devons y observer surtout la chevelure impétueusement abandonnée au gré des airs et s'y soutenant par la violence même du mouvement, ou flottant dans l'eau qui la supporte et la

[1] Eckhel, Doct. num. vet., t. II, p. 140.

[2] Vet. pop. et reg. Num., pag. 111.

[3] Mionnet, Descr. des méd. gr., suppl., t. III, p. 418, n° 400.

[4] *Id.*, *ibid.*, t. I, p. 210, n° 89. Ce Cerbère est au revers de la tête de Méduse vue de face.

balance. Aucun artifice des dames romaines, si savantes, sous l'empire, dans l'art de friser et d'ajuster leurs cheveux, n'aurait pu produire une coiffure ainsi disposée. Le bandeau qui se trouve encore apparent au milieu de cette confusion si élégante, sert à montrer quel trouble a succédé à un arrangement savant et régulier. Mais un tel trouble est produit par quelque cause puissante : ce n'est pas sans motif que cette belle chevelure, affranchie de ses liens, voltige comme celle d'une bacchante. En la voyant, on se rappelle en effet celle des Ménades, des Méduses d'un beau style ; de l'Oistros sur le vase fameux de Canosa[1]; de Proserpine enlevée par Pluton, sur les bas-reliefs publiés par Montfaucon[2]; des Furies, de Cassandre, arrachée du pied du Palladium; des femmes affligées et des Kérès sur les vases peints, et surtout cette tête de femme aux cheveux épars, à la face redoutable, dont le voile est déployé par deux génies hermaphrodites, sur un vase funèbre[3]. Il paraît certain qu'un tel

[1] Ce vase si connu représente Médée immolant ses enfants; auprès d'elle paraît, debout sur un char attelé de deux dragons et pareil à celui de Triptolème, une figure portant deux torches allumées, et peinte en blanc comme toutes celles des femmes dans cette composition, mais sa poitrine découverte est celle d'un homme, et indique un personnage androgyne; ses cheveux noirs sont épars; sa tête est vue de face; au dessus on lit : ΟΙΣΤΡΟΣ. Millin, Tombeaux de Canosa, pl. 7. Sur le vase peint par Lasimus (Millin, Galerie mythologique, pl. 169), une femme, assise, tenant sur ses genoux un enfant mort et percé d'un coup d'épée, offre le même caractère de tête et de coiffure; elle s'arrache les cheveux comme l'Aurore sur un autre vase, où est peinte la psychostasie d'Achille et de Memnon. Millin, Gal. mythol., pl. 164.

[2] Ant. expl., lib. II, pl. 40.

[3] Dubois-Maisonneuve, Vases peints, t. II, pl. 38.

ajustement a été considéré par les Grecs comme l'accessoire naturel du désespoir, de la colère, de l'enthousiasme divin, de la frénésie ; en un mot, de toutes les passions violentes ou cruelles chez les femmes.

Les témoignages des poètes sont d'accord avec cette règle de l'art chez les Grecs : et, pour ne les chercher que dans Virgile, n'y trouve-t-on pas ces fameux exemples :

> Ecce trahebatur *passis* Priameia virgo
> *Crinibus* a templo Cassandra adytisque Minervæ.
> Æneid., lib. II, v. 403[1].

> Interea ad templum non æquæ Palladis ibant
> *Crinibus* Iliades *passis*, peplumque ferebant.
> Æneid., lib. I, v. 483.

> Et circum (Polydori tumulum) Iliades *crinem* de more *solutæ*.
> Æneid., lib. III, v. 65.

> (Sibyllæ) non vultus, non color unus,
> Non *comptæ* mansere *comæ*.
> Æneid., lib. VI, v. 47.

Je ne puis m'empêcher de citer ici un des monuments les plus beaux de la plastique grecque, et qui rivalise en quelque sorte avec la belle Aréthuse de Cimon; c'est la tête de Méduse Io, trouvée à Tindaro et publiée par M. Brøndsted. Ce fragment précieux, rehaussé des plus belles couleurs, est d'un travail grec surprenant par son élégance et sa grandeur;

[1] Voir cette scène reproduite sur un bas-relief; Gerhard, Ant. Bildwerke, pl. 27.

les cheveux flottants sont dorés; les tons de la chair et des yeux sont habilement exprimés; du front de Méduse sortent deux cornes naissantes avec deux ailes peintes en bleu[1]. Dans les monuments de ce genre rien ne me semble plus analogue à la tête de notre Aréthuse; si Méduse Io portait le bandeau comme la belle Gorgone en terre cuite du cabinet de Berlin[2], il n'y manquerait aucun trait de ressemblance pour justifier pleinement la conjecture, au sujet des monnaies de Larisse, qui fait tant d'honneur à la sagacité d'Eckhel.

Il est temps d'examiner si dans les récits antiques nous trouverons quelque solution de l'énigme compliquée résultant d'observations si diverses et qui doivent cependant tendre à un but unique. La mythologie et l'histoire nous serviront de guides pour y parvenir.

Autant les types semblables à l'Aréthuse de Syracuse sont fréquents sur les médailles grecques, autant le nom d'Aréthuse était communément appliqué soit à des villes, soit à des fontaines. Didyme, cité par Étienne de Byzance, en compte jusqu'à huit[3]; Scymnus de Chios place une ville d'Aréthuse en Macédoine, près d'Olynthus et de Pallène[4]; Strabon en indique une autre en Syrie, occupée jadis par Sampsiceranus, phylarque des Arabes[5]. Nous en avons quelques médailles[6]. Les fontaines du même nom furent célèbres

[1] Bröndsted, Voyages et recherches en Grèce, 2[e] livr., pl. 39.
[2] Levezow, über die Entwickelung des Gorg., ideal., pl. 4, n° 46.
[3] Steph., Byz., in verb. Ἀρέθουσα.
[4] Scymn. Ch. perieg. v. 633.
[5] Strab. Geog., lib. XVII, pag. 753.
[6] Mionnet, Descr. des méd. gr., t. V, p. 225 et 226.

en différents pays. On remarquait celle de l'Eubée, près de Chalcis[1]; elle paraît avoir donné son nom à une ville[2]. Il y en avait une autre à Samos[3]; une autre à Smyrne[4]; une autre en Arménie; mais celle qui occupait le premier rang après l'Aréthuse de Sicile, était dans l'île d'Ithaque. Ses eaux noires servaient à désaltérer les pourceaux d'Ulysse; le rocher de Corax s'élevait tout auprès[5]. Corax, dit Eustathe, était un chasseur de l'île d'Ithaque. Un jour, en poursuivant les lièvres, il se précipita du haut d'un rocher, et mourut de sa chute; sa mère Aréthuse, égarée par la douleur, se noya dans la fontaine voisine, qui prit son nom, tandis que le rocher reçut celui de Corax[6].

Les philologues anciens nous ont expliqué l'étymologie du nom de toutes ces sources. Héracléon, fils de Glaucus, dans ses Commentaires sur l'Odyssée, disait qu'Aréthuse venait du verbe ἄρδω, qui signifie *arroser, saturer d'eau*[7]; le Grand Étymologique confirme cette dérivation, et fait entendre que ce titre convient à toutes les sources[8], opinion que partagent les scholiastes de Théocrite, et Épaphrodite[9]. Eustathe nous

[1] Eustath., ad Dionys. Perieg., v. 473, Schol. ad Theocrit., Idyll. I, v. 117.

[2] Didym. ap. Steph. Byz., verb. Ἀρέθ.

[3] Schol. ad Theocrit., Idyll. I, v. 117.

[4] Schol. ad Homer. Odyss., lib. XIII, v. 408, ed. Clarke. Plin. maj., Nat. Hist., lib. II, c. 103.

[5] Homer. Odyss., lib. XIII, v. 408.

[6] Eustath. ad Odyss. loco supr.

[7] Ap. Steph. Byz. verb. Ἀρέθ.

[8] Etym. Mag., verb. Ἀρέθ.

[9] Schol. ad Theocrit., Idyll. I, v. 117.

apprend de plus que ce nom était appliqué aux détroits à courants, πορθμοὶ ῥοώδεις, du voisinage de la Sicile[1].

On voit, par tout ce qui précède, combien la fable et le nom d'Aréthuse ont gagné de valeur en se rattachant à des idées générales : personne, je le suppose, ne prendra à la lettre l'histoire du chasseur Corax, si l'on compare sa fin prématurée avec celle d'autres chasseurs de la mythologie qui périrent de même en poursuivant les animaux consacrés particulièrement à Diane; par exemple, Saron[2] et le crotoniate Æsarus[3].

Il existe entre l'Aréthuse d'Ithaque et une divinité du premier ordre un rapport très-frappant. Selon Diodore de Sicile, Basilea, fille d'Uranus (le ciel) et de Titæa, éleva tous les dieux ses frères; les soins maternels qu'elle leur accorda lui méritèrent le surnom de grande mère. Elle régna après son père, et épousa Hypérion, son frère, dont elle eut deux enfants, Hélius et Sélène (le soleil et la lune). Le bonheur de Basilea

[1] Eustath., ad Dionys. perieg., v. 473.

[2] Pausan., lib. II, c. 30.

[3] Eustath., ad Dionys. perieg., v. 420. Il faut joindre à ces chasseurs celui qui disparut avec un cerf dans le Barathre du fleuve Stymphale, dont les eaux retenues par des éboulements avaient inondé les campagnes. Après cet événement, les eaux retrouvèrent une issue, et le lac qu'elles avaient formé disparut en un jour. On objectera, peut-être, que loin d'être un mythe, cette histoire est racontée par Pausanias, lib. VIII, c. 22, comme étant arrivée de son temps ; mais en admettant la vérité du fait, nous pouvons répondre que les Arcadiens n'ont dû croire Diane apaisée par la mort du chasseur, qu'en raison de leurs idées religieuses d'expiation fondées nécessairement sur des fables analogues à la catastrophe dont ils étaient témoins, et ces fables ne peuvent différer de celles d'Æsarus, de Saron et de Corax.

fut de courte durée. Les Titans, enflammés de jalousie, mirent à mort Hypérion, et noyèrent, dans l'Éridan, Hélius, dont la perte fut si sensible à sa sœur Sélène qu'elle se précipita du haut du palais paternel. L'ombre d'Hélius apparut à Basilea pendant son sommeil ; elle l'avertit du forfait qui venait d'être commis, lui promit que les Titans l'expieraient un jour par un cruel châtiment, et que, transformés en astres resplendissants, Hélius donnerait son nom au soleil, et Sélène à la lune, qui s'appelait jusque-là Mèné. Basilea, réveillée par cette affreuse vision, se livra à toute sa douleur ; elle saisit les jouets de sa fille, et *furieuse, les cheveux épars,* parcourut tout le pays au bruit des cymbales et des tambours, inspirant sa démence ou l'horreur à tous ceux qu'elle rencontrait. Plusieurs hommes se mutilèrent ; enfin, au milieu d'un orage, de la pluie et des éclairs, Basilea fut dérobée pour jamais aux regards des mortels [1]. Cette histoire, empreinte d'evhémérisme, est répétée par Diodore au chapitre suivant, et appliquée à Cybèle, irritée de la mort d'Atys, son favori. Elle doit être étudiée et comparée avec celle d'Aréthuse. On retrouve dans toutes les deux une mère perdant son fils, comme Proserpine, ou plutôt Cérès, vit mourir Bacchus Zagreus [2], et comme périt Phaéton, fils de Clymène [3]. Il n'est pas une fable antique plus souvent racontée sous diverses formes que celle-ci, et, si l'on réfléchit à celle de la nymphe d'Ithaque, on y trouvera dans

[1] Diod. Sicul., lib. III, c. 56.

[2] Diod. Sicul., lib. III, c. 61, et lib. III, c. 58 et seq. Proclus, Hymn. in Minerv. Polymet., v. 11. Lobeck Aglaopham. Orphic, lib. II, § 30 et seq.

[3] Ovid., Metam., lib. II, v. 333. Le poète latin décrit la douleur et le deuil de Clymène et ses courses frénétiques comme celles de Cybèle, de Basilea, de Cérès.

le nom même de Corax, son fils, une idée solaire comme dans Phaéton et Zagreus, puisque le titre de Corax était donné à un degré de l'initiation mithriaque[1], et que le corbeau, *corax*, fut consacré au soleil, à cause de la couleur noire de son plumage, symbole de la Nuit, mère de ce dieu[2].

Le diadème qui paraît au front de l'Aréthuse de Syracuse et sur tant de médailles semblables, est un insigne royal trop connu pour ne pas indiquer quelque relation avec la déesse Basilea dont nous venons de parler; le titre de Basilea ou Basilis, reine, était donné par les anciens à Cérès irritée de la perte de sa fille, et mère des dieux et des hommes[3], à Rhéa, la Terre[4], ainsi nommée parce qu'elle est fécondée par des pluies qui distillent à sa surface; par ce motif les torches ardentes, les tambours, les foudres, les cymbales devaient orner toutes ses fêtes. Le cœur des animaux lui était consacré, parce qu'elle est le principe de leur vie, de leur génération. On la considérait comme identique avec Atergatis, la déesse syrienne, dont les adorateurs s'abstenaient de poissons et de colombes, afin de montrer que l'air et l'eau sont les causes de la substance et des êtres. Les mutilations des Galles, prêtres de Rhéa, faisaient allusion à celle d'Uranus[5],

[1] Creuzer, Symbolic., t. I, p. 755.

[2] Eustath. ad Homer., Il., lib. IV, v. 101.

[3] Orph. Hymn. in Cererem Antæam. Virg. Georg., lib. I, v. 163, et Serv. ad eumd.

[4] Procl. Platon, theolog., lib. V, c. 3.

[5] Phurnut., de Nat. deor., c. 6. Je ne puis oublier de rappeler ici combien le cœur consacré à Rhéa lie son histoire avec celle de la mère de Bacchus Zagreus déchiré par les Titans, et dont le cœur encore palpitant fut porté par Minerve à Jupiter, qui le déposa dans sa cuisse ou dans le sein de Sémélé, afin de donner à son fils une nouvelle vie. Sémélé ou

accomplie par Saturne et ses frères lorsque la Terre eut enfanté le fer [1].

Cérès, ainsi que Rhéa ou Cybèle, promena par toute la terre son désespoir maternel, et, dans ses transports insensés, marchait armée de torches ou montée sur son char attelé de serpents, au son des crotales bachiques. Euripide, dans le chœur où il décrit cette scène de deuil, ne manque pas d'appliquer à Cérès les épithètes propres à Cybèle : Ὀρεία μάτηρ θεῶν [2].

De cette manière s'identifie Cérès avec Cybèle et Rhéa, et, par là même, avec Géa, divinités avides de pluie et d'humidité, en relation avec Jupiter Pluvius, comme l'exigent les lois physiques, et comme l'art des anciens l'avait exprimé par la

Semna, c'est-à-dire l'auguste, la vénérable, n'est autre chose que la Terre selon Diodore. Voyez Proclus, Hymn. in Minervam. Polymet. v. 11, et Diod. Sicul., lib. III, c. 61. Ce qui précède explique le cœur d'*Orichalcum* sur lequel était tracée une inscription mystique attribuée à Philammon, et dont Pausanias fait mention au sujet des mystères de Lerne, peu avant de décrire le lac Alcyonée, par où Bacchus descendit aux enfers (Pausan., lib. II, c. 27); la même interprétation doit s'appliquer au cœur que l'on voit sur les médailles de Cardia et de plusieurs autres villes grecques. Bacchus Zagreus est un dieu solaire comme Atys : ce qui le démontre pour ce dernier, est le pileus orné d'un astre, que lui donna Cybèle; coiffure que porte la tête d'Atys, accolée à celle de la déesse sur les monnaies de Pessinonte (Mionnet, Descr. des méd. gr., t. IV), et que l'on n'a pas voulu reconnaître jusqu'ici sur les médailles d'argent d'Amastris de Paphlagonie, portant le buste d'Atys couvert du bonnet phrygien orné d'un astre et d'une couronne de laurier. Mionnet, Descr. des méd. gr., suppl., t. IV. Au revers se trouve Cybèle nicéphore et la légende ΑΜΑΣΤΡΙΕΩΝ. Arg. 6.

[1] Hesiod., Theogon., v. 161 et seq.

[2] Euripid., Helen., v. 1300.

statue de Géa, demandant la pluie à Jupiter[1], et par Junon Rheionè ou Fluonia[2], déesse terrestre sans aucun doute, qui présidait à la gestation des femmes[3]. Junon Regina, portant le même titre que Basilea, Cérès et Cybèle, était, comme elles, la Terre, épouse de Pluton qui la féconde, et qui représente la force irrigatrice de l'atmosphère[4]. Toutes les choses terrestres étaient sous l'empire de cette Junon[5]. Aussi on lui sacrifiait le pourceau[6], animal qui laboure et déchire le sol humide pour y chercher sa nourriture.

Hésychius et Plutarque affirment que Junon est la terre, l'ombre souterraine, l'obscurité, la nuit et l'anéantissement des facultés pendant le sommeil[7]. Ces caractères ne sont-ils pas ceux de Cérès, portant des épis entremêlés de pavots? Ne lisons-nous pas aussi que Junon Isis est l'épouse d'Hadès[8], de ce Jupiter infernal, selon Homère, auquel l'associe Empédocle[9]?

La Junon Fluonia ou Rheionè, par les attributions que lui

[1] Cette statue était dans l'acropolis d'Athènes, Pausan., lib. I, c. 24.

[2] Etym. mag. verb. Ῥειώνη. Arnob., adv. gent., lib. III, c. 30.

[3] Festus, verb. Fluonia. Heraclid., Allegor. in Homer. sent.

[4] Phurnut., de Nat. deor., c. 35.

[5] Varr., de ling. lat., lib. V, c. 68.

[6] Ce sacrifice était offert à Junon dans l'endroit appelé *Regia*, par *la reine* des sacrifices. Macrob., Saturnal., lib. I, p. 135.

[7] Hesychius, v. Ἥρα. Ἥραν τὴν γῆν. Plut. ap. Euseb., præp. ev., p. 83.—Creuzer, Symbolic., t. II, p. 548.

[8] A Tralles, près de Nysa, existaient un Plutonium, un temple de Pluton et d'Héra, et un antre appelé Charonium. Strab. Geog., lib., XIV, pag. 649.

[9] Empedocl. ap. Heraclid., Alleg. in Homer. sent.—Homer. Iliad., lib. X, v. 457.—Pausan., lib. II, c. 24. Cérès ou Proserpine est nommée par Stace, Juno Ennea. Silv., lib. V, c. 3, v. 277.

donne Festus, ne peut être que Junon Ilithye, divinité féconde, auguste comme la Terre Thyonè, protectrice que les femmes enceintes adoraient et qu'elles priaient *les cheveux épars*[1]. Son temple était à Olympie, sur le mont Cronius; elle y portait le nom d'Olympia; les médailles d'Élide reproduisent une Junon avec cette épithète[2]. On trouve aussi sur une monnaie de ce pays la tête de femme, de face, à cheveux épars, que nous avons observée en tant de contrées différentes occupées par des colonies grecques[3].

La couronne cylindrique, et se rapprochant de la forme du modius, a été donnée par les Grecs aux figures de Junon, surtout à celles que représentent les médailles frappées en Élide; c'est aussi la coiffure de la Junon Argienne, comme on la voit de profil à Argos[4], de face à Veseris, à Hyrium de Campanie (probablement Surrentum), à Crotone. Ces trois dernières villes ont sur leurs monnaies le type absolument pareil de Junon vue de face, les cheveux flottants comme ceux d'Aréthuse, et coiffée d'un modius, dont les ornements sont constamment une palmette flanquée de deux Pégases, vus à mi-corps. Les revers de ces monnaies d'argent varient, suivant les villes où elles ont été frappées. A Veseris on voit une légende osque, PHENSERNVM, et Bellérophon combattant

[1] Ovid., Fast., lib. III, v. 257.

[2] Mionnet, Descr. des méd. gr., suppl., t. IV, p. 176, n° 19.

[3] Mionnet, Descr. des méd. gr., t. I, p. 99, n° 31.

[4] Mionnet, Descr. des méd. gr., suppl., t. IV, p. 238, n° 14, et *ibid.*, p. 306, n°s 68 et seq. Les médailles placées sous ce numéro et les suivants sont attribuées à l'île de Crète; il est cependant à croire qu'Argos d'Argolide dut frapper plus de monnaies au type de Junon, qu'une Argos incertaine placée dans l'île de Crète sans beaucoup de motifs.

la Chimère. Cette médaille appartient à la Campanie. Celle d'Hyrium doit aussi y être rapportée : son revers est le bœuf à face humaine ; sa légende est osque. Une rare médaille fourrée de Posidonia présente la même tête de Junon Argienne, vue de face, et pareille dans tout son ensemble au type d'Hyrium ; au revers est un taureau marchant à gauche sur une bande qui lui sert de base ; dessous est un polype ; au-dessus du taureau on lit : ΠΟΜΕΙΔΑ. Il serait superflu de rapporter le témoignage de Strabon, sur lequel se fonde M. Millingen pour démontrer que la tête gravée sur ces médailles est celle de Junon Argienne, dont le temple était au bord du Silarus [1]. La monnaie de Posidonia, que je cite aujourd'hui, est un argument de plus en faveur de cette explication ; j'ai eu occasion de faire observer ailleurs, que le type de Bellérophon, combattant la Chimère, devait faire allusion au Vésuve, montagne lançant des flammes, et par conséquent appartenant, comme l'Etna, à Cérès, Proserpine et Pluton.

Si la ressemblance exacte de ces têtes de face, coiffées du modius, est déja remarquable pour des monnaies frappées dans une même contrée, il est bien plus surprenant de la retrouver aussi parfaite dans la numismatique de Crotone. Le travail, le caractère, la palmette et les Pégases du modius, tout est semblable, tout est répété avec une scrupuleuse fidélité. Il fallait donc une raison bien puissante, bien sacrée, pour enchaîner ainsi l'art du graveur dans la grande Grèce. Voici ce que Pausanias dit au sujet de Junon, telle qu'on l'avait représentée dans l'Argolide :

« La statue colossale de Junon est assise sur un trône ; elle « est exécutée en or et en ivoire de la main de Polyclète. Sa

[1] Millingen, Ancient coins of Gr. cit. and Kings, p. 27.

« tête porte une couronne où l'on a sculpté très-habilement « les *Graces* et les *Saisons*. La déesse tient d'une main une « *grenade*, καρπὸν ῥοιᾶς, et de l'autre un sceptre. Je me tairai « sur la signification sacrée de la grenade; quant au coucou « placé sur le sceptre, et que l'on explique par la métamor- « phose employée par Jupiter pour séduire Junon, je ne « puis ajouter foi à une telle interprétation[1]. »

Que peut-on désirer de plus complet de la part d'un initié comme Pausanias? N'est-ce pas là tout ce qui forme le caractère tellurique de la Junon Argienne? la couronne comme sur nos médailles, et, pour ornements, les *Saisons* qui fertilisent la terre, les Graces, à la prière desquelles Cérès rendit aux campagnes leur fécondité[2]; enfin la grenade de Proserpine, ce fruit mystique, dont le nom même, ῥοὰ, rappelle celui de Rhéa[3], et dont la forme sphérique, les graines innombrables, sont, avec le pavot, l'image la plus simple de la terre et de sa vertu créatrice[4]. Nous exposerons ailleurs ce que nous semblent signifier les Pégases, remplaçant les Saisons et les Graces, sur la coiffure de Junon Argienne; qu'il nous suffise de consigner ici que Héra fut adorée dans Argos sous un autre nom de signification tellurique, celui d'Anthia (ἀνθεία), la florissante, ou celle qui porte des fleurs[5]. C'est précisément, je crois, ce titre qu'il faut appliquer à la Junon Lacinienne,

[1] Pausan., lib. II, c. 17.

[2] Euripid., Helen., v. 1340.

[3] Ῥοὴ, fluentum, fluor, fluxus. Ῥέω, fluo.

[4] Creuzer, Symbolic., t. II, p. 588. L'auteur que je cite a embrassé complètement cette opinion; il dit: Denn nicht vergebens wird Juno als Ῥειώνη (Fluonia) bezeichnet. Sie hat am meisten von der Rhea an sich.

[5] Pausan., lib. II, c. 22.

dont la couronne est ornée de fleurs et surmontée de palmettes, sur plusieurs médailles de Crotone et de Pandosia, colonie crotoniate. N'oublions pas que ces Junons, confondues en une seule, ont toutes les cheveux en désordre et sont vues de face, comme la tête d'Aréthuse. Un autre caractère chthonien de Junon Lacinienne est le prodige qui se passait dans l'enceinte de son temple. La cendre de son autel, érigé à ciel ouvert, *sub divo*, demeurait immobile malgré la fureur des tempêtes qui sévissaient à l'entour[1]. Ce phénomène rappelle le Gæum d'Olympie, où l'autel était construit de cendres entassées; tout auprès était l'oracle de la terre[2].

La colonne d'or du temple de Junon Lacinienne[3], les bijoux que les femmes crotoniates y déposèrent[4], la vache d'or consacrée par Annibal[5], les bois, les pâturages couverts d'herbes odoriférantes, les grands troupeaux appartenant à l'édifice sacré[6], sa situation au bord de la mer sur un promontoire que Thétis avait donné à Junon[7], enfin le fameux manteau

[1] Val. Max., lib. I, c. 8. — Tit-liv., lib. XXIV, c. 3. — Plin. maj., Nat. Hist., lib. II, c. 107. La pluie ne tombait jamais sur l'autel de Vénus à Paphos, divinité que M. Münter compare avec la Junon Lacinienne. Plin. maj., Nat. Hist., lib. II, c. 96; Münter, Der Tempel der himmlisch. Göttin zu Paphos, p. 1 et 21.

[2] Pausan., lib. V, c. 14.

[3] Tit.-Liv., lib. XXIV, c. 3.

[4] Justin, lib. XX, c. 4.

[5] Annibal, désirant s'emparer de la colonne d'or, la fit sonder, et la trouva massive. Mais Junon lui apparaissant pendant son sommeil, lui ordonna de renoncer à ce projet sacrilége, en le menaçant de le priver de l'œil qui lui restait; il obéit, et, de l'or déja extrait, fit faire une génisse qu'il plaça sur le chapiteau de la colonne. Cœlius ap. Cic., de Divinat., lib. I.

[6] Tit.-Liv., lib. XXIV, c. 3.

[7] Serv. ad Virg. Eneid., lib. III, v. 552.

porté aux panégyries de la déesse par le sybarite Alcisthènes, vêtement orné d'images de divinités, d'animaux, de fleuves[1], tout se réunit pour faire considérer la déesse de Crotone comme présidant à la terre, à ses productions, et distribuant, ainsi que Rhéa-Pandore[2], tous les dons nécessaires à la félicité humaine. Je m'explique ainsi sa tête coiffée d'une stéphané ornée de fleurs et de palmettes, sur les médailles de Pandosia, dont les habitants durent adopter son culte, motivé d'ailleurs par leur origine crotoniate et par la signification du nom que leur ville avait reçu.

C'est aussi la Terre Pandore qui me semble être figurée sur une plaque d'or trouvée près de Panticapée et publiée par M. Raoul-Rochette. Ce savant archéologue a cru y reconnaître la ville de Panticapée personnifiée; mais cette figure, toute symbolique, est entourée d'animaux moitié terrestres, moitié marins, qui s'élèvent de ses épaules ou descendent de sa ceinture; une gerbe de blé lui forme une sorte de tunique; sa couronne est analogue au modius, et, d'une main, elle présente la tête de Pan. Tant d'attributs généraux et variés doivent révéler une divinité plus importante qu'une

[1] Auct. de admir. auscult., Polem. apud Athen., lib. XII, c. 58.

[2] Rhéa était appelée Pandore selon Diodore, lib. III, c. 56; on lui sacrifiait des béliers blancs.

Πρῶτον Πανδώρᾳ θῦσαι λευκότριχα κριόν.

Aristoph., Av. v. 972.

Schol. ad vers. supr. Πανδώρα ἡ γῆ, ὅτι τὰ πρὸς τὸ ζῆν πάντα δωρεῖται, ἀφ' οὗ καὶ ζείδωρος, καὶ ἀνεσιδώρα.

Philon, de mund. incorrupt., p. 944 (Putt.), confirme cette explication. Orphée, Argonautic., v. 972, fait apparaître Hécate et Pandore Chthonienne, au corps de fer, évoquées par Médée.

simple ville; ajoutons que cette plaque d'or repoussé a été trouvée dans un tombeau, avec un masque de Méduse, également en or, symbole funéraire dont la présence devait lever tous les doutes à ce sujet[1].

Nos recherches sur les têtes de femme, vues de face et les cheveux épars, nous ont conduit à y reconnaître Rhéa, Cybèle, Cérès et Junon Pandore, symbole de la terre entière, image Pangée, si nous pouvons forger cette expression, comme on appelait Pansélène la pleine lune. Nous avons établi sur des comparaisons nombreuses et des documents tirés tant de l'art grec que des écrivains antiques, l'identité de pensée que ces types devaient exprimer. Il reste quelques épreuves à faire subir à nos interprétations pour en apprécier la justesse. Les archéologues qui nous auront suivi dans cette étude, n'auront pas négligé de se rappeler deux autres types de femmes à cheveux épars et vues de face, je veux dire les têtes de Méduse, si communes sur les monuments et les médailles, et celles de Minerve, qui se retrouvent en grand nombre sur les monnaies de la Grèce, de l'Italie, de la Sicile et de l'Asie grecque. Les têtes de Méduse et leur explication seront l'objet du chapitre suivant. Nous allons terminer celui-ci par les Minerves, dont les chevelures, semblables à celle d'Aréthuse, s'échappent de leurs casques et leur forment une sorte d'auréole rayonnante.

Il serait long d'énumérer toutes celles que nous offre la numismatique grecque; un tel catalogue n'aurait aucune utilité, puisque nous traitons de types généraux et de leur significa-

[1] Journal des savants, 1832.

tion. Ainsi je noterai seulement, parmi les villes d'origine grecque qui ont adopté ce symbole :

Héraclée de Lucanie.	R.	Hercule debout. AR.
Velia du même pays.	R.	Lion dévorant une proie. AR.
Pisaurum d'Ombrie.	R.	Cerbère. AE.
Populonia d'Étrurie.	R.	Croissant, astre. AR.
Pharsale de Thessalie.	R.	Cavalier frappant un ennemi. AE.
Pheræ du même pays.	R.	Femme dadophore à cheval. AE.
Sigée de la Troade.	R.	Tête juvénile avec le chapeau sur l'épaule. AV.
Sigée de la Troade.	R.	Chouette debout. AE.
Cilicie, incertaine.	R.	Jupiter Hadès assis sur un trône; dans le champ, un épi. AR.[1]

Je terminerai cette liste par un beau médaillon syracusain du module de celui d'Aréthuse et offrant aussi un nom de graveur.

ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. Tête de Pallas casquée, les cheveux épars, et portant un collier de pierreries; sur le casque on lit en très-petits caractères : ΕΥΚΛΕΙΔΑ; quatre dauphins nagent près de la chevelure et du casque. Au revers, une figure vêtue d'une longue robe conduit à gauche un quadrige au galop : la Victoire vole au-devant et lui présente une couronne. A l'exergue, un dauphin AR. 7[2]. Ce type est répété sur plusieurs autres monnaies d'argent syracusaines, d'un module plus petit et avec des revers variés.

[1] On trouvera ces médailles dans l'ouvrage de M. Mionnet, Descr. des méd. gr., et Suppl. aux différentes villes que j'ai citées.

[2] Torremuzz., Sicil. Num. vet., tab. 77, n° 11.

Parmi les nombreuses fonctions attribuées par les anciens à Minerve, et qui la divisent, pour ainsi dire, en autant de divinités particulières réunies par un lien commun, il ne sera pas difficile de trouver ce caractère tellurique et marin qui doit la confondre avec Aréthuse et Rhéa. En chercher un autre serait une tentative inutile pour cette belle médaille où les dauphins sont une marque positive de l'intention du graveur.

C'était assurément une divinité chthonienne, cette Minerve Poliade de l'Attique, dont l'olivier était l'arbre sacré [1], et de qui le serpent Erichthonius défendait la citadelle, le temple et l'autel [2]. Sous le même nom, et avec des attributs telluriques, Minerve était connue à Ilium, où sa statue, semblable au Palladium de Troie, se terminait en gaîne cylindrique érigée sur un piédestal. Coiffée du modius, elle tenait la haste d'une main, de l'autre une quenouille [3]. Le même

[1] Pour fabriquer les statues de Damia et d'Auxesia, d'après l'ordre d'un oracle, les Épidauriens ne purent faire venir d'Athènes des oliviers sacrés, qu'en promettant des cérémonies annuelles en l'honneur de Minerve Poliade et d'Érechthée. Hérodot., liv. V, c. 82. Érechthée était le même qu'Érichthonius, Etym. magn., verb. Ἐρεχθεύς. Selon Homère, Il., lib. II, v. 546, Érechthée est fils de la Terre et fut nourri par Minerve. Dans son temple se trouvaient l'olivier sacré et la source sacrée de Neptune. Hérodot., lib. VIII, c. 55. On y voyait un ou deux serpents gardiens de l'acropolis, et nourris de gâteaux emmiellés comme les serpents du char de Triptolème. Hesych., verb. Οἰκουρὸν ὄφιν, et Millin, Gal. mythol., pl. 52.

[2] Pausan., lib. I, c. 24; Herodot., lib. VIII, c. 41.

[3] Dumersan., Descr. des méd. du cab. Allier de Hanteroche, pl. 13, n° 9.—Stephan., Byz., verb. Σίρις. Sur un beau vase du cabinet de M. Durand est peinte la prise de Troie au moment où les Grecs pénètrent dans le temple de Minerve; Cassandre est réfugiée aux pieds de cette déesse, dont

attribut domestique était placé dans chaque main de la fameuse Minerve Poliade d'Érythrée, portant sur sa tête le polos[1], emblème de l'univers, symbole correspondant au modius et à la couronne cylindrique[2].

Le culte de Minerve Poliade était répandu dans toute la Grèce. On l'adorait à Mégalopolis, où Pausanias vit son temple ruiné[3]; dans cette ville elle était associée à Diane, et portait le calathus auprès des grandes déesses[4]; elle y paraissait encore en forme de terme quadrangulaire, avec Mercure Agétor, Neptune, Apollon Agyieus, Hélius Soter et Hercule[5]. Nous la retrouvons à Tégée[6] où elle joue près d'Augé le rôle d'Ilithye[7], comme elle remplace avec sa que-

le simulacre, coiffé du polos, et terminé en colonne, est armé d'une lance et d'un bouclier orné d'un cheval; R.-Rochette, Monum. inéd. d'ant. fig., pl. 60.

[1] Hésychius indique les relations que le mot πόλος peut avoir avec les divinités célestes et terrestres. Il dit : Πόλος. Οὐρανὸς, κόσμος, καὶ ἡ μεταβεβλημένη γῆ εἰς κατασποράν. κύκλος, καὶ τόπος κορυφῆς κυκλοειδής. Ainsi polos signifie le ciel, l'univers, *la terre préparée pour recevoir les semences*, *un cercle*, *et les lieux élevés dont le sommet est circulaire* comme les acropolis des villes grecques : sous ce dernier rapport, le polos indiquerait Minerve Acria; les autres significations du polos s'appliqueraient à Minerve céleste ou éthérée, et à Minerve, objet des désirs et des embrassements de Vulcain. Proclus, Hymn. in Minerv. polymet., v. 21.

[2] Voir, à ce sujet, le premier cahier de l'ouvrage de M. Gerhard, intitulé Antike Bildwerke, p. 6 et seq., not. ejusd., 47 à 62.

[3] Pausan., lib. VIII, c. 31.

[4] Pausan., lib. VIII, c. 31.

[5] Pausan., *ibid.*

[6] *Idem*, lib. VIII, c. 47.

[7] Augé cacha son fils Télèphe dans le temple de Minerve, dont elle était la prêtresse. Apollod. bibl., lib. II, c. 7, 6, et lib. III, c. 9, 1. Minerve prit la

nouille Ilithye Eulinos[1] dont elle exerce les fonctions aux deux naissances de Bacchus[2]. A Trézène, Minerve Poliade ou Sthéniade occupait un édifice sacré en commun avec Neptune roi[3]; leurs images étaient réunies sur les monnaies[4]. En Crète les traités étaient déposés dans ses temples de

coupable sous sa protection, et favorisa sa navigation dans la *ciste* où elle était renfermée et exposée aux vagues. Strab., Georg., lib. XIII, p. 615.

[1] Pausan., lib. VIII, c. 21. Nous verrons plus tard comment les anciens identifiaient Minerve avec Lachésis, et par conséquent avec Ilithye Eulinos, qui est une des Parques selon Pausanias.

[2] Outre les autorités que nous avons déjà citées et qui nous montrent Minerve comme nourrice de Bacchus et d'Érichthonius, il existe un monument où je crois reconnaître cette scène. Visconti l'a expliquée autrement; mais, si j'osais m'élever contre une décision si puissante, je proposerais de comparer, avec les différentes naissances d'Érichthonius où Minerve reçoit l'enfant des mains de la Terre, le miroir du musée Pio-Clementini, où Bacchus, sortant de la cuisse de Jupiter, est reçu par une femme que Visconti appelle une des Heures, mais dont le nom est écrit ΘΑΛΝΑ, Mus. Pio-Clem., IV, B. 1. Cette femme ressemble d'une manière bien frappante à la Minerve adoptant Érichthonius sur le beau vase du prince de Canino. La raison qui me fait penser que le mot ΘΑΛΝΑ indique Minerve, est que, sur un autre miroir étrusque du musée Pio-Clementini, on lit ΘΑΝΑ, près de Minerve sortant du cerveau de Jupiter; l'analogie de ce mot avec le grec n'a pas besoin d'être montrée.

[3] Pausan., lib. II, c. 30.

[4] Nous avons une médaille qui atteste la véracité de Pausanias. En effet, comme il l'assure, une monnaie d'argent *très-ancienne* de Trézène représente une tête de femme nue, vue de face, avec de très-longs cheveux et un collier. Au revers TPOI en caractères fort archaïques, et un trident dans un carré creux; type en tout conforme au texte de Pausanias, si l'on veut admettre, comme nous l'avons montré précédemment, que

Priansus ou d'Hiérapytna[1]. Elle recevait des honneurs particuliers à Héraclée de Lucanie[2], dont quelques médailles la représentent casquée, vue de face, les cheveux épars[3]; d'autres montrent sa tête de profil, sans casque, couronnée d'olivier, placée à droite sur une égide. Au revers on lit HPAKΛEIΩN, écrit près d'Hercule nu, assis à gauche sur un rocher, couvert de la peau de lion. De la main droite le dieu tient le scyphus; il appuie la gauche sur sa massue[4].

N'oublions pas, non plus, Minerve Budea, qui présidait à l'agriculture[5]; Minerve Soteira, unie par ce surnom à la triade

Minerve Poliade est le plus souvent sans casque. Mionnet, Descr. des méd. gr., Suppl., t. IV, p. 267. Voici d'autres médailles da Trézène relatives à Minerve Poliade :

Tête casquée de Pallas à droite.

R TPO. trident. AE. *id. ibid.*

Au revers de Julia Domna, temple sur le sommet d'un mont escarpé au pied duquel on voit à gauche un olivier, et à droite un cyprès. AE. *id. ibid.*, p. 270.

[1] Traité entre les Hiérapytniens et les Priansiens. Marbr. d'Oxford, inscript. 27, p. 65, éd. de l'université. Les médailles de ces deux villes portent la tête de Minerve Poliade, son simulacre, ou ses attributs. Mionnet, Descr. des médailles gr., Suppl., t. IV, p. 322, n° 176; Hierapytna (tête de Pallas casquée), chouette au revers; n° 177 (ici Minerve est coiffée d'une couronne de tours). Mionnet, Descr. des médailles gr., t. II, p. 296, n° 299. — Priansus (au revers de Neptune), Minerve Poliade assise, serpent et palmier. — AR.

[2] Steph. Byz., verb. Σίρις, Mazoch., tab. Heracl., p. 73.

[3] Mionnet, Descr. des méd. gr., Suppl., t. I, p. 297, n° 647.

[4] De ma collection.

[5] Lycophr. Cassand. et Tzetz. Schol. ad eumd., v. 359.

des déesses conservatrices [1]; l'Athéné, fille de la terre [2], mère d'Hélius comme Basilea [3]; mère des Corybantes comme Rhéa [4]; la Minerve infernale qui demandait à Laodicée des vierges pour victimes [5]; Athéné Itonia de Coronée, compagne de Pluton [6] ou Plutus, comme on l'avait encore représentée à Thespies [7] et à Thèbes [8].

Les caractères thalassiques de Minerve sont également évidents. Nous lisons qu'elle était fille de Neptune et des eaux du lac Triton [9]; plusieurs mythologues disent qu'elle a Neptune pour père, et pour mère Polyphé [10]. Elle avait inventé la navigation, d'où venait son titre de Αἴθυια, plongeon [11]. Elle

[1] Athen. deipn., lib. XIII, c. 9. Médailles d'Hipponium du Bruttium. Mionnet, Descr. des méd. gr., t. I, p. 193, n° 882.

[2] Diod. Sicul., lib. III, c. 69.

[3] Minerve était regardée par les Athéniens comme mère d'Apollon, qu'ils confondaient avec le soleil. Cic., de Nat. deor., lib. III, c. 23. — Ulpian. ad Demosth. Orat. contr. Midiam. p. m. 691. — Clem. Alex. protrept., c. 2, § 28.

[4] Strab. Geog., lib. X, pag. 472.

[5] Euseb., præp. evang.; lib. IV, c. 16.

[6] Pausan., lib. IX, c. 34, dit que l'on voyait à Coronée, près de Mioerve Itonia, la statue de Jupiter; ce devait être un Jupiter Pluton, car Strabon réunit à Coronée les deux statuea de Minerve et d'Hadès, consacrées ensemble, dit-il, *par une raison mystique*. Strab., Geog., lib. IX. p. 411.

[7] A Thespies on voyait ensemble Dionysos, Tyché, Hygie et Minerve Ergané avec Plutus auprès d'elle. Pausan., lib. IX, c. 26.

[8] Pausan., lib. IX, c. 16.

[9] Herodot., lib. IV, c. 180.

[10] Phot., Lex., verb. Ἱππία.

[11] Lycophr., Cassand.. v. 359, et Schol. Tzetz. ad eumd.

soulevait à son gré les tempêtes pour punir ceux qui avaient profané ses autels[1].

Nous trouvons encore une Minerve, fille de Pallas et de Titanis fille de l'Océan[2]; une autre, fille du Nil, à Sais, où l'on célébrait sa fête en allumant des lampes dont l'huile était mêlée de sel[3].

La virginité de cette déesse, son horreur pour le mariage[4], sa nature androgyne[5] la confondent avec Cérès Érinnys, repoussant l'amour de Poséidon[6]; avec Cérès la Noire, réfugiée dans un antre et refusant la fertilité à la terre[7]; avec Cybèle Agdistis[8] et Rhéa, dont les prêtres étaient eunuques, ainsi qu'Atys son favori[9]. Cette chasteté si sévère est un nouveau trait de ressemblance entre Minerve et la nymphe Aréthuse.

Il résulte de ces observations que les têtes de femme vues de face et les cheveux épars, sur les médailles grecques, appartiennent à un cycle complet de symboles telluriques.

[1] Virg. Æneid., lib. I, v. 44.

[2] Clem. Alex. protrept., c. 2, § 28.

[3] Clem. Alex. loc. supr. Herodot., lib. II, c. 62.

[4] Lycophr. Cassandr., v. 360 et seq.

[5] Ἄρσην καὶ θῆλυς ἔφυς. Orph., Hymn. ad Min.

[6] Pausan., lib. VIII, c. 25.

[7] Pausan., lib. VIII, c. 42.

[8] Pausan., lib. VII, c. 17, Strab. lib. X, pag. 567. Inscrip. ap. Spon. Miscell., sect. 3, n° 58.

[9] Phurnut. de Nat. deor., c. 6. Sur une médaille de Prusia de Bithynie, on voit, au revers de Caracalla, Atys ou un Galle se mutilant; auprès de lui est son bouclier. Froëlich, Append. 2.—Eckhel, Doct. num. vet., t. II, pag. 433.

Ce n'est pas, cependant, leur unique signification; nous verrons dans le prochain chapitre à quelle autre partie de l'ordre physique elles peuvent se rattacher d'une manière aussi positive.







AR AR AR







5.



CHAPITRE II.

Après les divinités supérieures, aucune figure n'est plus commune dans la numismatique des Grecs que la tête de Méduse, soit de style ancien avec des traits hideux et grimaçants, soit d'un travail plus récent et d'une physionomie plus douce, plus humaine. Elle a été adoptée par les Carthaginois et par les Romains. On la trouve sur les monnaies de Populonia d'Étrurie, de Pisaurum en Ombrie, de Ségeste, de Syracuse, de Camarina; sur les médailles puniques frappées en Sicile; sur les monnaies d'Athènes, sur celles de Néapolis et d'Amphipolis de Macédoine, de Gyrtum et de Scotussa en Thessalie: on la voit encore à Rhodes, à Miletopolis, Abydos, Parium; sur les pièces frappées dans le Bosphore, sous le règne d'Asander, sur une médaille de bronze d'Ægæ de Cilicie, et même sur quelques médailles de la famille Plautia. Les types relatifs à la mort de Méduse, décapitée par Persée, sont aussi très-fréquents; mais ils paraissent avoir été surtout

adoptés en Paphlagonie et dans le Pont, où fut frappée une monnaie qui dut être commune aux villes d'Amisus, de Cabira, d'Amastris, de Sinope. L'image de Persée y est constamment reproduite : son vêtement, son attitude, le corps de Méduse étendu à ses pieds, le Gorgonium qu'il tient à la main, et l'autre côté des médailles, sur lequel on voit une tête de Minerve, portant un casque orné de quatre bustes de chevaux, le module et le style de ces bronzes, tout se réunit pour confirmer l'opinion d'Eckhel au sujet de ces monnaies : il pense qu'elles sont la preuve d'une alliance entre les villes qui les ont frappées. On doit y joindre une série de moyens bronzes, marqués d'une égide ornée de la tête de Méduse; au revers est une Victoire avec les différentes légendes des villes que je viens de citer : Chabacta du Pont et Laodicée participent à cette seconde concorde monétaire. Eckhel observe qu'une telle association n'a rien de singulier, puisqu'on la trouve également en Lycie, en Campanie et en Crète; il aurait pu ajouter en grande Grèce où, si les types varient, le poids, le module, le revers incus, le grènetis et l'ornement des médailles, ainsi que la paléographie des légendes, établissent clairement un système pareil. Rien n'empêche, non plus, d'admettre l'opinion émise par le même savant, que toutes les monnaies au type de Persée durent être frappées sous l'influence des rois du Pont, qui descendaient des Achæménides et comptaient Persée parmi leurs aïeux [1].

La tête de Persée, coiffée d'un casque à forme phrygienne, souvent ailé et terminé en forme d'oiseau de proie, est si commune dans la numismatique des Grecs, que je nommerai

[1] Eckhel, Doctr. num. vet., t. II, p. 340.

seulement quelques-uns des pays dont elle était le type, savoir : Amisus, d'autres villes du Pont, Ægæ de Cilicie, Iconium, Amphipolis de Macédoine. Plusieurs rois de cette contrée, Sériphe et beaucoup de villes de la Grèce ont adopté le buste de Persée pour effigie monétaire : il est encore reproduit sur des monnaies d'argent frappées en Campanie avec la légende ROMANO.

L'arme qui servit à Persée dans son expédition contre les Gorgones est aussi fort souvent représentée. Depuis Tarse jusqu'à la ville d'Arpi en Apulie, dans tous les pays où l'on a honoré le héros argien, on voit la harpé, figurée tantôt comme une faucille, tantôt comme une épée avec un crochet.

Quelle fut donc la signification du mythe de Persée selon les idées des nations grecques? D'où proviennent sur les monnaies, dans les tombeaux, sur les bas-reliefs et les vases peints, ces nombreuses répétitions du Gorgonium, de Persée, de la harpé, ou de la fable des Gorgones?

En cherchant à résoudre cette question, nous aurons l'occasion d'étudier plusieurs monuments très-curieux : nous y puiserons des lumières propres à nous guider dans nos recherches.

Ainsi que tous les mythes grecs, celui des Gorgones est présenté de différentes manières par les poètes et les historiens. Le plus ancien fut probablement celui que recueillit Euripide, et qu'il rapporte dans sa tragédie d'Ion. Il dit que, pendant le combat des dieux contre les géants dans les champs phlégréens, la terre enfanta la Gorgone, monstre affreux dont la poitrine était armée de vipères. Pallas la vainquit, en prit la peau et s'en couvrit le sein comme d'une stola : cette armure reçut le nom d'égide. Deux gouttes du

sang de la Gorgone conservées par Pallas, servaient, l'une à donner une mort prompte et inévitable, l'autre à guérir tous les maux et à ranimer la vie[1].

De son côté, Diodore de Sicile consigne dans ses écrits une fable analogue, mais sous une forme différente. Il raconte que l'un des plus célèbres exploits de Minerve fut son combat contre le monstre femelle Ægis, né de la Terre immédiatement avant la bataille des dieux et des géants. Ægis, vomissant des tourbillons de flamme, parcourut la terre et l'incendia tout entière en commençant par *la Phrygie,* qui en prit le nom de Phrygie brûlée; elle désola le mont Taurus, les forêts du Liban, la Phénicie, l'Égypte, la Libye jusqu'à ses limites occidentales, puis revint aux monts Cérauniens où Minerve, par sa prudence et sa force supérieure, parvint à délivrer la terre d'un tel fléau; la déesse victorieuse dépouilla le monstre de sa peau, dont elle se revêtit en souvenir de son triomphe[2].

L'analogie entre ces deux récits est assez marquée; les deux monstres femelles sont créés par la Terre, ils naissent un peu avant ou pendant la guerre des dieux contre les géants. Le combat où la Gorgone assiste ses frères, est livré sur les champs enflammés (phlégréens); Ægis lance des flammes dévorantes : toutes deux sont tuées et dépouillées par

[1] Euripid. Ion., v. 987 et seq. Il est important de faire observer que ce récit est prêté par le poète à Créuse et à un pédagogue dans un entretien d'un caractère complétement hiératique; ce qui lui donne une grande valeur comme fable religieuse.

[2] Diod. Sicul., lib. III, c. 69.

Minerve; leur peau devient une armure de la déesse et reçoit le nom d'égide[1].

C'est sans doute à ce combat de Minerve contre la Gorgone qu'il faut attribuer l'épithète Γοργολόφα appliquée à cette déesse en Attique; le scholiaste d'Aristophane paraphrase ainsi les expressions du poète comique : « Gorgolopha », c'est-à-dire portant un casque fait de la tête de la Gorgone[2]. En effet, sur presque tous les monuments où les héros sont vêtus d'une peau d'animal, la tête leur sert de casque; Hercule est toujours armé de cette manière; Actéon, sur une métope de Sélinonte, porte aussi la tête de cerf en guise de coiffure[3]; Dolon, sur une pierre gravée du musée Blacas, a la tête couverte de celle du loup dont la peau forme son vêtement.

Apollodore décrit les Gorgones comme trois sœurs monstrueuses, filles de Phorcus et de Céto. Leurs têtes sont entourées de serpents, leurs dents énormes sont pareilles aux défenses des sangliers, elles ont des mains de bronze, des ailes d'or qui les portent dans les airs. Leur regard pétrifie ceux qui les voient. Ayant promis à Polydecte, roi de Sériphe, de lui apporter la tête de Méduse, la seule mortelle entre les trois Gorgones, Persée, assisté de Minerve et de Mercure, surprend les trois Grées, autres filles de Phorcus et de Céto, vieilles et à cheveux blancs dès leur naissance, munies d'un

[1] Apollod., Bibl., lib. II, c. 4, cite une tradition qui attribue à Minerve elle-même l'action de décapiter Méduse; il en donne pour motif une rivalité de beauté entre la déesse et la Gorgone.

[2] Aristoph., Equit., v. 1178. Schol. ad eumd., Ἡ Γοργολόφα· ἡ ἐπὶ τῆς κεφαλῆς τῆς Γοργοῦς τὴν περικεφαλαίαν ἔχουσα.

[3] Serra di falco, Antichità della Sicilia, pl. 32.

seul œil et d'une seule dent dont elles faisaient usage tour à tour : il obtient d'elles les renseignements nécessaires pour aller trouver les nymphes. Celles-ci lui donnent des talonnières semblables à celles de Mercure, et la cibisis avec le casque de Pluton, au moyen duquel on devenait invisible. Hermès arme le héros de la harpé de diamant. Persée s'élance dans les airs, parvient aux rivages de l'Océan et y trouve les Gorgones endormies. Dirigé par Minerve, et détournant les yeux, il aperçoit Méduse dans le bouclier de bronze que présente la déesse, et accomplit la périlleuse entreprise. A peine a-t-il jeté la tête de Méduse dans la cibisis, que les deux Gorgones immortelles, Sthéno et Euryale, s'éveillent, se lèvent de leur couche et le poursuivent avec fureur, mais inutilement; il s'éloigne en sûreté, protégé par l'obscurité dont l'enveloppe le casque de Pluton.

Du cadavre de Méduse naquirent en même temps Pégase et Chrysaor, fils de Neptune[1].

Il est inutile de redire en détail toutes les merveilles produites par la tête de Méduse; les serpents nés de son sang, Atlas changé en montagne, le monstre pétrifié lorsqu'il allait dévorer Andromède; Polydecte puni par Persée victorieux; les combats où le Gorgonium procura la victoire au fils de Danaé; enfin la sépulture qu'il donne dans Argos à l'instrument de ses triomphes[2]. Nous citerons seulement plusieurs variantes dont l'observation peut être nécessaire pour compléter ces recherches.

Pausanias, Diodore de Sicile et Palæphate ont essayé de

[1] Apollod., Bibl., lib. II, c. 4, Schol. ad Apollon. Rhod. Argonaut., lib. III, v. 1513.

[2] Pausan., lib. II, c. 21.

donner les couleurs historiques à une fable qui serait seulement ridicule, si elle ne cachait un sens symbolique et sacré. Je ne m'arrêterai pas aux systèmes proposés par ces auteurs; ce serait trop m'écarter du sujet mythologique s'il fallait examiner en détail des explications qui ramènent à une sorte de vraisemblance, ce qui passa pour surnaturel dans l'antiquité la plus reculée. Je dirai seulement que Pausanias place en Afrique, au bord du lac Triton, une reine nommée Méduse. Persée, à la tête de ses Grecs, la surprit et la mit à mort dans une attaque nocturne; frappé de sa beauté, il rapporta sa tête et la fit admirer à ses concitoyens[1]. Palæphate fait de Persée un chef de pirates qui va piller le trésor déposé par Phorcus Cyrénéen dans une des trois îles situées sur la rive occidentale de l'Afrique au-delà des colonnes d'Hercule. Ce trésor renfermait une statue d'or de Minerve, appelée Gorgone par les Cyrénéens. Les trois filles de Phorcus le gardaient tour à tour. Persée enleva l'image, tua Méduse qui lui résistait, et se retira avec ses compagnons et son butin[2]. Diodore de Sicile fait des Gorgones une grande nation africaine long-temps en guerre avec les Amazones et enfin détruite par Persée[3]. Les détails que donne l'auteur sur toute cette expédition sont tellement circonstanciés qu'on a peine à croire qu'il ait voulu seulement rendre à un conte d'enfant son sens primitif; mais c'est le propre des narrations de ce genre d'être minutieuses et si précises qu'on croit y reconnaître la vérité; nos chroniques du moyen âge abondent en histoires semblables sur les anciens habitants de l'Europe

[1] Pausan., lib. II, c. 21.
[2] Palæphat. de incredibilib. hist., c. 32.
[3] Diod. Sicul., lib. III, c. 52.

germanique et sur les fondateurs de nos églises ou de nos villes. On y trouve la même précision; des époques déterminées; des noms religieusement consignés, mêlés d'énormes anachronismes; de grossières absurdités opposées à tout ce que l'histoire certaine et les monuments nous apprennent; de sorte que l'on ne sait si l'on doit plus admirer l'ignorance que l'audace de tels écrivains.

Il en était peut-être ainsi des relations évhémériques; mais pour les condamner il faudrait les avoir toutes étudiées, et l'on verrait, je pense, avec surprise, bien des généalogies antiques devenir douteuses, et bien des faits donnés comme historiques rentrer dans l'ordre des fables, sans avoir par leur invraisemblance l'avantage de diriger naturellement vers un objet plus réel l'attention et les travaux des archéologues.

Avant de rentrer dans le domaine de la mythologie pure, je dois rappeler l'opinion de Proclus, fils d'Eucrates, sur le même sujet. Proclus, écrivain carthaginois, dont le témoignage est appuyé sur celui d'Hérodote, atteste que dans les déserts de la Libye vivait une race humaine sauvage, dont un mâle avait été transporté à Rome, où il l'avait vu. Il pense que Méduse était une femme de cette espèce et que les habitants des bords du lac Triton, long-temps en butte à ses attaques, en avaient enfin été délivrés par Persée; on avait, selon lui, supposé le héros argien assisté par Minerve, parce que les Libyens de ces contrées étaient consacrés au culte de la déesse[1].

[1] Pausan., loc. supr. Herodot., lib. IV, c. 191 et 188. Proclus, Hérodote et Hannon dans son périple font certainement allusion à une espèce de singes d'une grande taille. Voir Levezow, Über die Entwickel. des Gorgon. ideal., p. 2.

Un des passages les plus curieux sur les Gorgones, remarquable surtout par les différences qu'on y trouve avec le mythe ordinaire, est celui d'Æschyle dans sa tragédie de Prométhée. Le titan enchaîné au mont Caucase instruit Io des régions qu'elle va parcourir, poursuivie par l'inimitié de Junon. Il lui conseille d'éviter dans les contrées de l'*Orient* celles où habitent les trois Grées, filles de Phorcus, qui n'ont qu'une dent et qu'un œil, et dont la forme ressemble à celles des cygnes : κυκνόμορφοι. Auprès d'elles, les Gorgones redoutables, que personne ne peut voir sans mourir, occupent les champs de Cisthènes; au-delà sont les Arimaspes et les Griffons [1]. On a jugé le texte d'Æschyle altéré, parce qu'il offre de grandes anomalies avec les traditions générales relatives à la résidence des Gorgones : et, réellement, soit que l'on considère cette question sous le rapport religieux, soit qu'on l'envisage géographiquement, il paraît difficile d'accorder Æschyle avec les mythologues, dont le plus grand nombre fait régner les Gorgones sur la plage nord-ouest de l'Afrique. Aussi les commentateurs ont-ils exercé toute leur sagacité sur ce morceau : ils ont supposé des transpositions, des lacunes, et proposé des restitutions assez judicieuses [2]. Mais ils n'ont pas songé que plusieurs auteurs confirment les vers d'Æschyle, et rendent plus difficile d'en corriger le texte. Selon Apollodore, les fils d'Ægyptus et des Gorgones épousèrent les filles de Danaüs et de Piéria [3], et l'on sait que la Piérie était une province de la Macédoine

[1] Æschyl. Prometh. vinct., v. 792 et seq.

[2] Brunck, Hermann, Stanley, Reisig, in apparat. crit. et exeg. in Æschyl. tragœd. Halle, t. I, p. 25 et 96.

[3] Apollod., lib. II, c. 1.

où le type de Persée et celui de Méduse est fréquent sur les médailles. Étienne de Byzance dérive le nom de Mycale, ville carienne, des mugissements qu'y poussèrent les Gorgones en appelant la tête de Méduse[1].

Eustathe fait naître les Gorgones mugissantes auprès de Mycalessus en Bœotie, dans le voisinage d'Hyria, de *Graia* et de Thespies[2].

Natalis Comes admet le texte d'Æschyle sans rectification, et place les Gorgones aux confins de la Scythie[3].

De telles autorités montrent que les anciens ne fixèrent pas exclusivement en Libye le séjour des Gorgones, mais imaginèrent encore qu'elles habitaient les régions fabuleuses des Scythes, des Arimaspes et des Griffons, pays immenses, situés hors du monde connu, sans limites précises, au-delà du Danube et de la mer Caspienne jusqu'aux frontières de la Perse.

Nonnus, au trentième livre de ses Dionysiaques, fait mugir

[1] Steph. Byz., verbo Mycale... Ἐπεὶ αἱ λοιπαὶ Γοργόνες ἐπὶ τόκῳ (τόπῳ) Μυκώμεναι, τὴν κεφαλὴν Μεδούσης ἀνεκαλοῦντο. Pinedo lit avec raison τόπῳ, puisque les mots αἱ λοιπαὶ Γοργόνες prouvent qu'elles mugissaient de regret d'avoir perdu leur sœur. Cependant, si l'on veut conserver le texte dans son intégrité, il serait permis de supposer que les Gorgones enfantèrent en poussant des mugissements et en invoquant le Gorgonium comme une autre Ilithye, conjecture qui n'est point absolument arbitraire, puisque le curieux passage d'Apollodore cité plus haut nous les montre comme épouses d'Ægyptus et mères de plusieurs fils. Souvenons-nous aussi qu'Ægyptus était fils de Belus et par conséquent de race asiatique comme Danaüs.

[2] Eustath. ad Il., lib. II, v. 498.

[3] Mythol., VII. Le témoignage de Natalis Comes est important, parce qu'il montre que le texte d'Æschyle était, au commencement du XVI[e] siècle, tel que nous l'avons aujourd'hui.

Euryale d'une manière terrible ; il donne à Sthéno des yeux pétrifiants, et à Méduse une chevelure de vipères, qui s'élancent la gueule béante quand la Gorgone poursuit son ennemi[1].

Les uns font naître Pégase et Chrysaor du cou de Méduse décapitée[2] ; les autres admettent un enfantement naturel[3], et ces deux pensées ont été reproduites sur des monuments très-importants[4].

Dans un poëme attribué à Orphée, Méduse est nommée « Gorgone Perside, aux cheveux de dragon, vierge « redoutable, noire ker, au regard infernal[5]. » Les anciens n'ont pas moins varié au sujet de Persée. Les plus graves historiens lui donnent une origine asiatique et une famille égyptienne ; il n'est Grec que par adoption[6] : les Perses ont reçu son nom[7], il est le fondateur d'Iconium[8] ;

[1] Nonn. Dionysiac., lib. XXX, v. 265 et seq.

[2] Nonn. Dionysiac., lib. XXXI, v. 22 ; Strab. Geogr., lib. IX, p. 379 ; Ovid., Fast., lib. III, v. 450.

[3] Lactant. Placid., Narr. fabul., lib. IV, fab. 17.

[4] Pour la première, Chrysaor sortant du cou de Méduse, Millingen, ancient. uned. monum., 3 part., pl. 2. Pégase naissant de même, Panofka, Museo Bartoldiano, p. 77 et seq. — Pour la seconde, Méduse enfantant naturellement Pégase, métope de Sélinonte, Serra di falco, Antichit. dell. Sicil., pl. 26.

[5] Orph. de lapidibus ; Corall. v. 33.

[6] Herodot., lib. VI, c. 54 ; lib. II, c. 91.

[7] Herodot., l. VII, c. 61 ; Agatharchid. ap. Phot., Bibl., p. 442. ed. Bekker.

[8] Andromède, fille d'un roi aux environs d'Iconium, allait être dévorée par un dragon, lorsque Persée pétrifia le monstre au moyen de la tête de Méduse. Depuis ce temps, la ville voisine prit le nom d'Iconium, διὰ τὸ ἡκέναι τὸν Περσέα καὶ σῶσαι τὴν Ἀνδρομέδαν. Iconium s'était d'abord nommé Do-

Hésiode[1] et Suidas en font un cavalier[1], tradition confirmée par la belle terre cuite du musée Burgon[2]. Monté sur Pégase, Persée soumet des peuples asiatiques, il met à mort la Chimère[3], monstre pareil à l'Ægis vaincue par Minerve. Persée est le soleil[4]; il se lie intimement au culte de Mithra[5]; le nom Persès est propre à un grade élevé dans l'initiation mithriaque[6].

Le casque de Pluton, emprunté par Persée, environnait d'obscurité et rendait invisible celui qui en était armé. Aucun monument ne rend cette pensée des Grecs plus sensible qu'un miroir étrusque publié par M. Raoul Rochette. On y voit l'Aurore dadophore sur son char. Un génie ailé vole au-devant d'elle et lui présente une couronne. A la

ria, et plus tard, Threnodie. Après la mort de Persée et d'Andromède, leurs statues furent érigées et placées *sur la porte de la ville*. Sous Constance elles furent transportées à Constantinople. Anonym., enarrat. ant. Constant. ep. Banduri, imp. orient., t. I, p. 105.

[1] Hesiod., Scul. Herc., v. 216. — Suid., verbo Μέδουσα.

[2] Millingen, Anc. uned. mon., part. 3, pl. 2.

[3] Mythogr. Vatic. I. 157, *id.*, I, 71.

[4] Tzetz. ed. Lycophr. Cassandr., v. 17. « Persée est le soleil et la rapidité du mouvement céleste. »

[5] Creuzer. Symbolic., t. I, p. 790. Persès et Mithras sont la même personne. Porphyr. ep. Creuz., Symbol., t. I, p. 755.

[6] Creuz., Symbol., t. I, p. 755. Les rois du Pont se prétendeient descendus de Persée; ils affectionnaient surtout le nom de MITHRAdates (voyez leurs médailles). *Dates* est une terminaison persane, comme le prouvent les noms Tiridates, Abradates; la signification m'en est inconnue, meis elle deveit être edjective, ainsi que celle de beeucoup de noms grecs, tels que Théodore, Diodore, Cléodore, Pythodore, etc. Aussi, la plupart des médailles, frappées evec le nom on sous le protectorat des rois du Pont, font allusion eu culte de Persée, è celui du dieu Men, de Mithre (médailles de Pharnece I[er] et de Trapezonte), du soleil, de la lune et des astres.

partie antérieure du char brille l'étoile du matin; derrière, un grand astre, probablement le soleil levant. Sur la croupe des chevaux est placée la harpé, symbole de vitesse; entre leurs jambes, le casque de Pluton avec ses ailes et sa tête d'oiseau de proie, pour indiquer les ténèbres reculant vers l'autre hémisphère[1], ainsi que l'exprime Porphyre en disant que le casque de Pluton représente le pôle caché et inconnu. Il ajoute que Pluton lui-même est le soleil qui, vers le solstice d'hiver, passe sous la terre et éclaire un monde ignoré[2].

Selon Phurnutus, Hadès est l'air inférieur où vont les ombres des morts : il s'appelle ainsi parce qu'il est obscur. On le nomme Eubulus parce qu'il consulte l'intérêt des mortels en les délivrant de leurs maux; Polydecte, Polydegæus, Polyarchus, parce que son empire est vaste[3].

Rien n'est plus applicable que ces interprétations à l'histoire de Persée-Hélius. Aussi Quintus Smyrnæus dit-il :

« Le divin Persée immola Méduse dans les régions où se « baignent les astres, aux confins de la terre où sont les « sources de l'Océan profond, où le soleil infatigable s'incline « et rencontre la nuit[4]. »

Si le casque dont se couvrit Persée le désigne comme un personnage héliaque, la harpé que nous venons de voir auprès du char de l'Aurore, est également un attribut céleste. C'est elle qui a servi à Cronos, le Temps, pour mutiler Uranus, le Ciel[5]. Mercure en a frappé le géant Panops,

[1] R. Rochette, Mon. inéd. d'ant. fig., pag. 400, et pl. 72. A.
[2] Porphyr. ap. Euseb., Præp. evang., lib. III, c. 11.
[3] Phurnut., De nat. deor., c. 35.
[4] Q. Smyrn. Posthomeric., lib. I, v. 195.
[5] Hesiod., Theog., v. 179.

Argus, celui qui voit tout[1]. Le mot harpé, en grec, signifie faucille, vent; c'est aussi le nom d'une espèce d'aigle[2], probablement la même qu'adoptèrent les rois de Macédoine et qui est debout sur la harpé au revers d'un beau médaillon d'argent d'Adrien frappé à Tarse de Cilicie[3].

Les écrivains et les monuments de l'antiquité en expliquant le personnage héroïque de Persée ne nous ont pas laissé ignorer les différentes significations de Méduse, la principale des Gorgones. Clément d'Alexandrie dit formellement que la tête de Méduse, le Gorgonium, était l'image de la lune, à cause du visage que l'on y distingne. Γοργόνιον τὴν σελήνην διὰ τὸ ἐν αὐτῇ πρόσωπον. Ce n'est point ici une pure conjecture du philosophe alexandrin; il a soin d'invoquer le sens sacré de la religion orphique, tel qu'Épigènes l'avait transmis[4] dans un fragment inestimable auquel nous devons l'intelligence du personnage symbolique le plus difficile à comprendre et l'un des plus anciens dans la mythologie grecque. Nous entendons ainsi pourquoi les Rhodiens ont associé la tête de Méduse à celle du Soleil sur leurs médailles[5]; pourquoi, sur une médaille de bronze d'Ægæ en Cilicie, le Gorgonium est placé au centre du zodiaque[6]; par quel motif l'égide d'une

[1] Lucan. Pharsal., lib. IX, v. 643. Un beau vase dans la collection de M. Durand, à Paris, est orné du rare sujet de Mercure tuant Argus. Auprès du géant on lit : ΠΑΝΟΨ.

[2] Hesych. et Etym. Mag., verb. Ἅρπη.

[3] Eckhel., Doctr. num. vet., t. III, p. 74. Tarse avait été fondée par Persée, et ses habitants se croyaient d'origine argienne.

[4] Clem. Alex. Stromat., lib. V, c. 8, § 50.

[5] Tête de Méduse de face, le front ailé et entourée de serpents, R. ΡΟΔΙΩΤΟΣ. Balaustium. AR. Eckhel. Doct. num. vet., t. II, p. 602.

[6] Au revers de Valérien. Tête de Méduse au centre d'un cercle des douze signes célestes. Æ. Eckhel., Doct. num. vet., t. III, p. 37.

statue de Minerve est ornée de cette tête ailée, environnée de constellations[1]; en l'observant sur tant de médailles de Macédoine, nous en saisissons les rapports avec la tête de Diane placée au centre du disque ou bouclier entouré de sept étoiles sur les médaillons d'argent des provinces macédoniennes[2]; et nous comparons naturellement à tout ce qui précède le grand Gorgonium entouré de vingt-huit serpents, unique ornement d'un vase de Corneto, où il représente certainement la lune et les vingt-huit jours de sa révolution synodique[3].

Le précieux passage de Clément d'Alexandrie sert encore à l'intelligence d'autres textes et d'autres monuments. Par exemple, si l'on repasse le morceau d'Æschyle au sujet des Gorgones, on y rapportera ce que disaient les anciens des régions hyperboréennes, où la lune était si voisine de la terre qu'on distinguait les saillies et les aspérités pierreuses de sa surface[4]. L'idée d'une face, πρόσωπον, dans la lune, était si

[1] Gerhard., Antike Bildwerke, pl. 8, n° 2. Statue mutilée.

[2] Les médailles de la Macédoine offrent trois têtes différentes au milieu du bouclier ou disque, entouré de sept étoiles; sur les autonomes on voit le type que j'ai décrit, où Diane paraît comme divinité nocturne et principe femelle de la nature; sur les monnaies d'Antigone, au contraire, Pan occupe la même place, et est à son tour remplacé par Persée sur les monnaies de Philippe V; ces deux derniers personnages représentent le principe mâle et héliaque de la nature, au milieu des sept planètes gravées sur le bord du bouclier.

[3] Panofka, Musée Blacas, pl. 10 et pag. 33 et suiv. L'auteur joint à la description de ce monument des notes fort judicieuses dont je ferai plusieurs fois usage; il a remarqué, le premier, le nombre des serpents entourant le Gorgonium, et les fait correspondre à la révolution lunaire.

[4] Les anciens avaient donc connaissance de la pureté du ciel dans les régions polaires et du cours qu'y suit la lune pendant les mois d'hiver

naturelle et si commune chez les Grecs, que Plutarque a fait un livre à ce sujet; il y réunit beaucoup d'opinions diverses de philosophes et de physiciens sur la manière dont la lune est éclairée, sur ses phases, ses éclipses, et décrit les couleurs effrayantes que prend cette planète selon les heures de la nuit où elle s'évanouit au milieu du ciel[1].

On conçoit aisément combien les peuples de l'antiquité devaient être surpris et épouvantés par les éclipses. Si le soleil disparaissait, ils pensaient que cet astre avait quitté le ciel. Quelques observations astronomiques apaisèrent leurs craintes; ils crurent aisément les physiciens qui attribuaient à l'interposition de la lune l'obscurcissement du disque solaire. Mais les éclipses de lune restèrent bien plus long-temps redoutées; elles présageaient les plus grands malheurs. Dès que la planète, entrant dans l'espace céleste où se prolongeait l'ombre de la terre, devenait livide, rouge, noire ou bleuâtre, le bruit des cymbales, celui des instruments d'airain retentissait de toutes parts, jusqu'au moment où l'astre, sortant de l'obscurité, reparaissait dans tout son éclat[2]. Anaxagore le premier exposa clairement sa théorie sur les illuminations et les adombrations de la lune, encore n'osait-il confier sa doctrine qu'en secret à quelques adeptes. Car le peuple d'Athènes s'irritait de voir les physiciens traiter des choses célestes, et assigner des causes matérielles aux phénomènes attribués à la puissance des dieux. Pour un semblable sacri-

où elle rase l'horizon sans s'élever dans le ciel. Diod. Sicul., lib. II, c. 47. Plutarch., De fac. in orb. lun., éd. Reiske, t. IX, p. 712.

[1] Plutarch., De fac. in orb. lun., éd. Reiske, t. IX, p. 688.

[2] Herodot., lib. VII, c. 37. — Plutarch. in Vit. Niciæ, c. 23. — Et Vit. Paul. Æmil., c. 17. De fac. in orb. lun., t. IX, p. 721, éd. Reiske.

lége, Protagoras avait été banni; Périclès ne délivra qu'avec difficulté Anaxagore de la prison où l'avait jeté la colère du peuple[1].

Obstinés à conserver cette superstition des premiers âges, les Grecs n'eurent pas de peine, sans doute, à faire de la lune, lorsqu'elle était éclipsée, une tête formidable se promenant dans l'atmosphère. Quelle que fût leur ignorance en astronomie, ils n'avaient pu s'empêcher d'observer que les éclipses de lune n'ont jamais lieu que vers le temps où cet astre est dans son plein. Ils durent nécessairement en conclure une action négative et puissante, exercée par le soleil passé dans l'autre hémisphère, dans le royaume souterrain des ombres, comme ils le disaient, soleil infernal ou Pluton, ou bien encore Persée la tête couverte du casque d'Hadès. Une pensée si simple, si elle leur avait échappé, n'aurait pu tarder à leur être suggérée par les peuples observateurs de l'Asie. Elle ne rendait pas un compte exact du phénomène produit par l'ombre terrestre, mais consacrait le fait réel de l'opposition et de l'interposition de la terre entre la lune et le soleil.

De là naquit une erreur des physiciens antiques. Après avoir découvert la cause des éclipses de lune, ils voulurent appliquer la même loi aux disparitions périodiques de la planète dans les jours qui terminent et commencent son cours mensuel[2]. Nous voyons par les écrits d'Ammien Marcellin que les astronomes, au second siècle, avaient trouvé une raison plus véritable[3]. Mais, comme les erreurs des anciens

[1] Plutarch. in Vit. Niciæ, c. 23.

[2] Theophrast., De sign. pluv., c. 1.

[3] Ammian. Marcell., lib. XX, d'après le système de Ptolémée.

philosophes sont basées sur les croyances de leurs temps, il est permis de penser que ces prétendues éclipses, dont le retour était connu et moins redouté, invitèrent les Grecs à les représenter par le Gorgonium d'une expression moins horrible et sous une forme plus humaine.

C'est ainsi, je pense, qu'il faut comprendre la Méduse des médailles de Populonia[1], celle de Parium[2], et dans le sens le plus euphémique, la belle Méduse Io du cabinet de M. Bröndsted, celle des médailles de la famille Plautia, avec les célèbres têtes de profil, gravées sur plusieurs pierres par la main des artistes les plus habiles.

Je ne dois point aller plus loin sans fixer l'attention des archéologues sur une série de médailles distinguées par des types fort importants, et qui me paraissent avoir été distraites de leur attribution véritable. Ces monnaies, qui font partie de la collection conservée à la bibliothèque nationale de Paris, furent trouvées à Athènes, d'où feu M. Cousinéry

[1] Sur les médailles de Populonia des signes astronomiques sont réunis au Gorgunium, dont l'aspect est moins hideux qu'à l'ordinaire, et la chevelure sans serpents. En voici quelques types. Tête de Méduse diadémée, vue de face et tirant la langue. (On ne voit ni défenses ni serpents.) R. Sans type et sans légende. A R. De ma collection. Tête de Méduse à peu près semblable; dessous, X; R. PVPLANA en caractères étrusques rétrogrades, croissant; au dessus, trident. AR, Mionnet, Desc. des méd. gr. suppl., t. I, p. 202, n° 36.

Le nom même de Puplana, Pupluna, Populonia, porte une analogie très-frappante avec le latin Luna : une ville de Luna était voisine de Populonia.

[2] A Parium on trouve ce type assez commun : Tête de Méduse avec quelques serpents. R. ΠΑΡΙ, bœuf debout et se retournant; dessous, un astre. AR.

les rapporta. Les unes portent le Gorgonium sans serpents, les autres un cheval debout, ou la partie postérieure d'un cheval; une, le symbole vulgairement nommé Triquetra; plusieurs, la roue. Leur revers est le carré creux, formé de quatre triangles équilatéraux réunis par leurs pointes et grossièrement ébauchés. Leur poids est celui des monnaies athéniennes[1]. Il est indubitable, à mon sens, que toutes ces pièces appartiennent à l'Attique. Les détails que donne M. Cousinéry sur leur découverte, et l'opinion de ce savant qui les reconnaissait comme frappées à Athènes, sont des témoignages à peu près irrécusables[2]. Considérons encore que tous ces types sont vraiment athéniens; que le Gorgonium n'est que l'attribut de Minerve, appelée *Gorgo*[3] par Euripide, *Gorgolopha* par Aristophane, poètes athéniens; de Minerve, que la religion attique identifiait avec la lune[4], et qui portait si souvent des symboles lunaires sur son bouclier. Le cheval fait sans doute allusion au coursier produit par Neptune dans sa dispute avec Pallas. La roue, qui peut se rapporter facilement à l'invention des chars, attribuée à Minerve et à Erichthonius, est encore une image astro-

[1] Voyez Mionnet, Descr. des médailles gr., t. II, p. 112, n[os] 2 à 22, et la note au bas de la page 112.

[2] Cousinéry, Voyage en Macédoine.

[3] Euripid., Helen., v. 1315.

[4] Ulpian. ad Demosth. orat. contr. Midiam., p. m. 691.

Une figure de Minerve combattant porte un bouclier orné du Gorgonium blanc. D'autres peintures de vases montrent Pallas avec son bouclier décoré d'un croissant ou de trois disques, Gerhard, Antik. Bildw., pl. 5 et 6. Atlas des Annales de l'Institut de corresp. arch., t. I, pl. 22.

nomique de la lune, selon Anaximandre[1]. Pour la Triquetra ou Trinacria, s'il faut lui donner ce nom, elle se voit, ainsi que la tête de Méduse, sur une monnaie avec la légende d'Athènes, que personne ne peut donner à une autre ville. Il y a encore parmi ces médailles le type d'un osselet, tel que nous l'avons déja vu sur une monnaie frappée à Himéra, ville consacrée à Minerve, et tel qu'on le trouve entre les mains d'une jeune fille, Ilaeira, dans une peinture antique du musée de Naples, composition religieuse où Niobé, personnage tellurique, donne la main à Latone, la nuit; auprès d'elle sont trois femmes à noms lunaires, Phœbé, Aglaé et Ilaeira. Ces deux dernières jouent aux osselets, Phœbé pousse Niobé vers Latone[2].

C'est encore au Gorgonium, symbole de la lune, que je rapporterai ce disque, flanqué de deux serpents urœus, que l'on trouve au-dessus du cheval debout, sur plusieurs mé-

[1] Anaximandre supposait que la lune était un disque concave comme une roue dont le moyeu jetterait du feu, et qui, tournant verticalement sur son diamètre, se présentait tantôt de face, tantôt de profil, de manière à former un cercle parfait ou un croissant. — Eusèbe, Præp. evang., lib. XV, c. 26, Stob., Ecl. phys., lib. I, p. 59, ed. Canter.

[2] Millin, Gal. mythol., pl. 138. Aglaé signifie brillante; Phœbé est le surnom de Diane; Ilaeira est l'épithète donnée à la lune par Empédocle. Plutarch., de fac. in orb. lun., t. IX, p. 642, ed. Reiske. Comparez avec la note de Xylander et l'autre vers d'Empédocle tiré des commentaires de Simplicius sur la physique d'Aristote, *ibid.* Je suppose donc que cette belle peinture d'Alexandre l'Athénien a pour sujet la terre et la nuit réunies par la lune Phœbé, tandis que les deux phases du croissant et du décours sont inclinées en face l'une de l'autre, et accroupies comme des divinités inférieures.

dailles puniques[1]. On sait que le serpent uræus était le même que le basilic, dont le souffle seul donnait la mort; il servait d'ornement à la coiffure des dieux[2], et naquit du sang versé par la tête de Méduse, pendant que Persée traversait les airs au-dessus des sables de la Libye[3].

Nous avons constaté l'importance du rôle assigné au Gorgonium, dans la symbolique céleste; son front ailé, ses cheveux épars, son visage vu de face, le rangent naturellement avec l'Apollon Hélius, également vu de face, dans la classe des divinités astronomiques, rayonnantes, bienfaisantes ou funestes, bénignes ou cruelles, selon leurs rapports religieux avec les hommes. Nous allons bientôt reconnaître que Méduse ne remplit pas sur la terre ni dans les enfers des fonctions plus subalternes. Sur un vase déja publié par M. Panofka dans le *Museo Bartoldiano*[4], Persée, poursuivi par Sthéno et Euryale, s'échappe guidé par Mercure: à l'autre extrémité de la composition, Méduse est tombée sur ses genoux et sur ses mains; la tête de Pégase sort déja de son cou sanglant. Cette image, à laquelle on n'a pas jusqu'ici attaché beaucoup d'importance, mérite d'être comparée avec un autre monument en terre cuite, venant de Chiusi. C'est un buste de Méduse d'ancien style; la tête de la Gorgone est couverte d'une sorte de polos, composé d'un hémisphère en

[1] Mionnet, Descr. des méd. gr., suppl., t. I, p. 412. Tête de Cérès couronnée d'épis, à gauche. R. Cheval debout à droite. Au-dessus, un disque à *trois* rayons entre deux basilics. A V. De ma collection.

[2] Horapoll. Hieroglyph., lib. I, c. 1.

[3] Lucan., Pharsal., lib. IX, v. 725.

[4] Panofka, Museo Bartoldiano, p. 77 et seq. Je répète ici quelques lignes de mon examen du mémoire relatif aux Gorgones par M. Levezow. Voir Annali dell' Instit. di corr. archeol., 1834, p. 325 et seq.

forme de calotte, posée sur un rebord cylindrique. Sur le front de la Gorgone s'élèvent deux petites cornes. Ses cheveux tombent flottants sur ses épaules; son sein est caché par deux bustes de chevaux placés en regard [1].

Si l'on cherche dans l'antiquité quelque image relative à ces deux représentations, et une fable qui puisse les expliquer, le premier souvenir archéologique applicable à la coupe du Musée Bartoldy est celui-ci :

En Arcadie on adorait Cérès sous plusieurs noms et sous des formes différentes. A Phigalie existait, dans une caverne, une statue de Cérès, appelée la noire. L'image, sculptée en bois, était celle d'une femme assise sur un rocher, revêtue d'une longue tunique noire étendue jusqu'à ses pieds. Elle tenait d'une main une colombe, de l'autre un dauphin; au lieu d'une tête humaine elle avait celle d'un cheval avec sa crinière; des serpents et d'autres animaux semblaient naître de cette tête et s'y attacher.

La tradition commune, adoptée en partie par les Phigaliens, au sujet de cette image, rapportait que Neptune, devenu épris de Cérès tandis qu'elle cherchait sa fille, s'était métamorphosé en cheval, afin de la poursuivre au milieu des cavales oncéennes dont elle avait pris la forme. La déesse fut d'abord irritée de cet outrage : elle prit alors le nom d'Erinuys, puis celui de Lysia, lorsqu'elle se fut baignée dans les eaux du Ladon. On affirme, ajoute Pausanias, que Cérès, après les violences de Neptune, enfanta une fille que les Arcadiens appellent seulement *la maîtresse*, et le cheval Arion, fils de la Terre, suivant Antimaque [2]. Voici donc Cérès sous

[1] Micali. Storia degl. antich. pop. d'Ital.. Atlas, pl. 102, n° 8.

[2] Antimach. ap. Pausan., lib. VIII, c. 25, et Pausan., lib. VIII, c. 42.

la figure d'une Erinnys selon quelques-uns [1], image très-analogue à celle des Gorgones; devenue, comme Méduse, l'objet des amours de Neptune; comme Méduse, enfantant un cheval et une divinité à forme humaine [2]; Cérès, portant une tête de cheval, ainsi que Méduse sur le vase du musée Bartoldy, ayant, de même que la Gorgone, des serpents entrelacés autour du cou. A la description de Cérès la noire, Pausanias joint cette réflexion : « Ceux qui seront doués de quelque intelligence et de mémoire, devineront facilement pourquoi « la déesse est ainsi représentée [3]. »

A l'égard du mythe qui fait naître de la terre le cheval Arion, les anciens ont trop souvent établi l'identité de Cérès avec Gea, pour que nous trouvions utile d'en rapporter les preuves multipliées. Nous savons encore que le cheval produit par le trident de Neptune, durant sa dispute avec Minerve, n'est autre chose que le même Arion [4].

Une fable plus rare et directement en rapport avec le second monument dont nous venons de parler, nous apprend que Neptune produisit en Thessalie les deux chevaux Arion et Scyphon [5]. En rapprochant ces documents, on est frappé

[1] Tzetz. ad Lycophr., Cassandr., v. 152. Tzetzès observe que Cérès Erinnys dévora l'épaule de Pélops au festin de Tantale, ce qui la classe parmi les divinités les plus funestes. Cérès seule goûta ce mets horrible, dit Servius, parce qu'elle est la terre qui décompose les cadavres. Ad Æneid., lib. VI, v. 603.

[2] Cérès Erinnys violée par Neptune met au monde Despoena ou la maîtresse, et le cheval Arion; Méduse aimée de Neptune produit Chrysaor et Pégase.

[3] Pausan., lib. VIII, c. 42.

[4] Mythogr. lat. Vatic., II, fab. 119.

[5] Selon le Scholiaste de Pindare, Pythic IV, v. 246, Scyphon ou Scy-

des points de ressemblance qu'ils établissent entre Cérès et Méduse. Observons encore que, sur le buste de Chiusi comme sur la belle terre cuite publiée par M. Brönsted, les cornes naissantes de Méduse ne font que rendre plus semblables la Demeter Erinnys errant par toute la terre, Io poursuivie par l'Oistros ou les furies dans ses courses vagabondes, et la Méduse rapide, féconde et furieuse comme les deux autres divinités.

N'arrêtons pas ici notre investigation. Envisageons Cérès la noire et Méduse à tête de cheval comme images symboliques. M. Creuzer a observé avec toute la sagacité qui le distingue, combien l'antique statue de Phigalie, vêtue de couleurs lugubres, rappelle l'Isis Demeter de l'Égypte et de l'Attique[1]. Ses attributs sont ceux que l'on a dû choisir pour exprimer la terre, génératrice des quadrupèdes, et surtout du cheval qui, avec le serpent, est l'animal autochthone par excellence. Cérès, ainsi que la Méduse du musée Bartoldy, a perdu sa tête naturelle. Le cheval s'élance à sa place. Nous avons vu que le Gorgonium était le symbole de la lune : que devait donc signifier la tête naturelle de Cérès ? évidemment quelque chose d'analogue dans la figure religieuse de Phigalie. Les serpents se jouant autour du cou mutilé de Cérès et de Méduse, sont l'image des reptiles : la colombe est placée sur la main de la déesse *noire ;* Méduse, la *noire ker*, fut séduite par Neptune

phion naquit de Neptune et d'une pierre, comme Agdistis de Jupiter et de la Terre.

[1] « Cette Cérès noire était la Cérès en deuil et irritée contre Poseidon. « Qui peut y méconnaître le caractère d'ancien langage et d'ancienne re- « présentation symbolique, et son analogie avec le mythe égyptien-attique « de l'Isis Demeter en deuil ? Personne n'ignore le sens physique de « cette dernière divinité. » Creuzer, Symbolic., t. II, p. 600.

sous la forme d'un oiseau [1], et dans l'Asie, la colombe des montagnes était l'image de Sémiramis Rhéa, qui devint éprise d'un cheval [2]. Le dauphin est l'emblème des mers et de leurs poissons, en même temps que celui de Neptune, séducteur de Mélantho [3], dont le nom offre, avec ceux de la Cérès noire et de Mélanippe, trop de ressemblance pour ne pas frapper au premier aspect. Le trident et la colombe sont aussi un attribut ordinaire de la Vénus d'Ascalon, grande divinité physique, tenant à la fois du ciel, de la terre et de l'océan [4].

[1] Et te (Neptune) flava comas frugum mitissima mater
Sensit equum; te sensit *avem* crinita colubris
Mater equi volucris; sensit delphina Melantho.
Ovid., Métam., lib. VI, v. 119. Lactant. Placid., fab. narr. VI, 1.

[2] Hesychius et Suid., verb. Σιμίραμις, et Plin. maj., Nat. Hist., lib. VIII, c. 21.

[3] Ovid. loc. supr.

[4] Mionnet, Descr. des méd. gr., t. V, p. 525 et seq. Nous avons vu que Cérès la noire avait dans ses attributions l'*air*, représenté par l'*oiseau;* l'*Océan*, par le *dauphin;* la *terre* et ses productions vivantes, les *serpents* et les *chevaux*. Pausanias ajoute que l'on offrait à cette divinité *des fruits d'arbres semés* (symboles des végétaux); des rayons de miel (symboles des insectes); et surtout *des grappes de raisin avec des toisons brutes et non lavées* (symboles d'une déesse en relation directe avec Dionysos-Pluton, avec Proserpine ou Lachésis, la fileuse, et Athené Polias armée d'une quenouille). On arrosait d'*huile* les offrandes. Si nous ajoutons que la statue était assise sur *un rocher*, dans une grotte d'où surtait une *eau* limpide, et que l'antique effigie de *bois* fut dévorée par le *feu*, puis remplacée par un simulacre en *bronze*, il deviendra indubitable que les anciens avaient prodigué à la Cérès noire, à son culte, à l'histoire même de ses statues, tout ce qui devait la faire reconnaître pour une divinité physique à pouvoir universel, principe générateur femelle investi de ses caractères les plus variés et les plus intelligibles. Pausanias avait donc raison de dire : « Tout homme doué de mémoire et de jugement comprendra pourquoi « la déesse est ainsi représentée. » Lib. VIII, c. 42.

Il faut donc conclure de ces comparaisons que la Cérès noire de Phigalie et la Méduse décapitée sont toutes les deux des figures de la nature femelle, mais funeste, refusant de produire et produisant malgré elle; des symboles de la nature en deuil, privée de sa tête, c'est-à-dire de la lumière lunaire, représentée, pour Méduse, par le Gorgonium, pour Cérès, par Proserpine, divinité particulière de la lune, comme les anciens l'ont tant de fois répété.

Ce que je viens d'avancer est confirmé d'une manière bien évidente, selon moi, par une rare composition, ornement précieux d'un vase de bronze dans le musée de Naples. Ce monument, trouvé à Locres, est d'un style grec ancien, et ses ornements, décrits par M. Panofka[1], méritent, comme l'a dit ce savant, un intérêt tout particulier. A l'endroit où l'anse se réunit au corps du vase, est le buste de Méduse, ailée, la bouche béante et garnie de défenses de sanglier. Les deux mains de la Gorgone soutiennent son menton, au-dessous duquel on voit des flots ou des serpents; de chaque côté de la tête sort un cheval. Certes, ce bronze curieux s'accorde merveilleusement avec le fragment de Chiusi, et avec la tradition de la terre enfantant deux chevaux en Thessalie. Ce n'est plus arbitrairement que nous assimilons ainsi Méduse avec Gea; le vase de Locres, avec sa composition hiératique, est une explication sculptée de tout le mythe. Il varie entre ces différentes formes:

Gea produisant deux chevaux en Thessalie, après avoir été frappée du trident de Neptune. Cérès, aimée de Neptune, enfantant une fille nommée Despoena et le cheval Arion.

[1] Panofka, Musée Blacas, p. 35, not. 7.

Méduse délivrée par le glaive de Persée, de deux chevaux, ou de Pégase et de Chrysaor, fruits des amours de Neptune.

Une étude attentive de cette généalogie monstrueuse nous révélera des traditions précieuses, et la bizarrerie de la forme disparaîtra devant les explications fournies par les anciens eux-mêmes.

Il serait superflu de s'étendre en détails sur Despoena ou la maitresse, déesse dont les Thelpusiens n'osaient prononcer le nom, et que les autres Arcadiens vénéraient particulièrement [1]. Le témoignage de Pausanias montre incontestablement que Despoena n'est autre chose que Proserpine Cistophore, fille de Cérès et de Neptune, et probablement mère de Bacchus Sabazius [2].

[1] Pausan., lib. VIII, c. 25.

[2] Le temple de Despoena, en Arcadie près de Mégalopolis, est décrit assez longuement par Pausanias. On voyait trois autels placés devant l'édifice et consacrés à Cérès, à Despoena et à la grande mère des dieux. Les images de Cérès et de Despoena étaient d'une seule pierre ainsi que le trône sur lequel elles étaient assises. Damophon les avait sculptées. Cérès portait une torche de la main droite, et appuyait la gauche sur Despoena. Celle-ci tenait un sceptre, et sur ses genoux *une ciste* sur laquelle posait sa main droite. De chaque côté du trône on voyait une figure. Près de Cérès, Diane chasseresse, couverte et vêtue d'une peau de cerf, le carquois sur l'épaule, portait d'une main une torche, de l'autre, deux serpents; auprès d'elle se tenait un chien de chasse. Du côté de Despoena était Anytus armé : cet Anytus fut un Titan, père nourricier de Despoena. Autour de ce temple les Arcadiens cultivaient toutes sortes d'arbres à fruit, *excepté ceux qui portent des grenades.*

Au-delà du temple de Despoena était le Mégaron, où les Arcadiens célébraient des mystères, immolaient des victimes nombreuses et opimes a Despoena, et, sans leur trancher la gorge, coupaient et enlevaient les

Cérès Erinnys, métamorphosée en jument, alla, dit-on, se regarder dans la source du Styx; sa forme nouvelle lui inspira une telle horreur qu'elle rendit noire l'eau qui avait réfléchi son image[1]. La mythologie grecque a placé en Arcadie et en Thessalie la naissance des premiers chevaux, et il faut que leur apparition en Grèce ait causé un bien grand étonnement pour que leur procréation ait été attribuée à Neptune et à Cérès ou Gea, les plus puissantes divinités telluriques. Cette pensée n'appartenait pas seulement aux Grecs; si les Argiens noyaient, en l'honneur de Neptune, des chevaux richement

membres sur lesquels ils avaient porté la main au hasard. Pausan., lib. VIII, c. 37. Ce sacrifice offert à Despoena, *élevée par un Titan*, ne fut-il pas l'image de Bacchus ainsi déchiré, et dont nous voyons assez souvent la figure déchirant à son tour un chevreau vivant? Ses prêtresses sacrifièrent de même Penthée, elles lacéraient aussi les animaux les plus robustes et les plus féroces. Despoena avait encore un autel dans l'Altis d'Olympie. Paus., lib. V, c. 15. C'est probablement à la fable de Bacchus Zagreus on Sabazius que se rapportait un usage religieux des Phénéates en Arcadie. Voici ce qu'en dit Pausanias: Chez les Phénéates, auprès du temple de la déesse d'Éleusis sont deux grandes pierres artistement superposées; on les appelle Petroma. A l'approche du jour où l'on célèbre, chaque année, les grands mystères, on sépare les deux pierres, et l'on en tire un écrit où sont consignées les choses sacrées....... Le couvercle du Pétroma est arrondi; il contient, à l'intérieur, la face de Cérès Cidaria. Le prêtre se couvrant de cette face comme d'un masque, pendant les grandes initiations, selon le rite religieux, frappe de verges les dieux souterrains, τοὺς ὑποχθονίους. Pausan., lib. VIII, c. 15. Le masque de Cérès Cidaria offre une grande analogie avec celui de Méduse; il retrace aussi le souvenir des Bacchantes, des Galles et des Titans, fardés de gypse ou de craie et s'en formant une sorte de masque, ainsi que le montrent les différents passages réunis par Lobeck. Aglaoph. orphic., lib. II, t. I, p. 654 et seq.

[1] Ptol. Ephæst. apud Phot., Bibl., p. 248, ed. Bekker.

harnachés, dans la source sous-marine de Diné[1], les Illyriens précipitaient des coursiers au fond de la mer, les offrant à Saturne, dieu du froid et de l'humidité, qui prit lui-même la forme d'un cheval pour séduire Philyre. Servius a réuni des passages fort importants sur l'origine des chevaux dans la Grèce. Il affirme que le cheval, créé par Neptune dans sa dispute avec Pallas, reçut le nom de Scythius, de Schiron ou d'Arion; le lieu de sa naissance était fixé par les uns en Arcadie, par les autres en Thessalie, où l'on faisait voir une montagne fort élevée, sur laquelle avait paru le premier cheval. D'autres prétendaient qu'une jument avait été vue seule, ensuite son poulain, histoire qui fut consacrée par une médaille, frappée à Larisse; quelques-uns assuraient que le poulain se montra d'abord. Selon une tradition assez répandue, les chevaux étaient consacrés à Neptune, parce que Rhéa en avait donné un à dévorer à Saturne à la place de son fils nouveau-né[2].

[1] Pausan., lib. VIII, c. 7. Cette source sortant de la mer était voisine du lieu appelé *Genethlium*.

[2] Serv. ad Virg., Georg., lib. I, v. 12. Les médailles de Larisse ont très-souvent le type du cheval libre ou accompagné de son cavalier, celui-ci est plus rare : Tête de femme vue de face, diadémée, les cheveux épars, et avec un collier.

R. ΛΑΡΙΣΑΙΩΝ, jument debout, tournée à droite, à sa gauche son poulain. AR, Mionnet, Descr. des méd. gr., suppl., t. III, p. 294, n° 194. On reconnaîtra, je le suppose, que la tête de femme diadémée, vue de face et les cheveux épars sur ces monnaies thessaliennes, n'est pas autre chose que celle de Cérès Erinnys, dont nous avons établi l'identité avec Gea et Méduse. L'ingénieuse conjecture d'Eckhel se trouve ainsi pleinement justifiée par les médailles de Larisse; surtout par celle dont j'ai donné ci-dessus la description.

Je joins ici une curieuse médaille de ma collection. Légende assez mu-

S'il était permis de hasarder une conjecture sur tout le mythe obscur dont nous venons de parler, voici l'explication qui me semblerait la plus naturelle :

A la suite de quelques grands phénomènes physiques, tels qu'une éclipse de lune et un tremblement de terre, l'Arcadie et la Thessalie auront été dévastées par quelqu'une de ces inondations si communes autrefois dans la Grèce. Les hommes frappés de terreur pensèrent que Proserpine était enlevée à la Terre, sa mère, et que Neptune, ébranlant le sol à coups de trident, envahissait et couvrait violemment Cérès. Lorsque tout sembla rentrer dans l'ordre accoutumé, une jument pleine,

tilée; on y voit quelque chose comme ΓΥΡΤΟΝ, tête de femme à droite, les cheveux retroussés et retenus dans l'opisthosphendoné.

R. Tête de femme tournée à droite et les cheveux hérissés; devant elle, un grand buste de cheval qui paraît s'élever de son cou, et dont la crinière touche sa figure. AE. Cette médaille est attribuée à Gyrtum de Thessalie; sa légende est, il est vrai, fort endommagée; on ne voit pas de trace du gamma, de ce côté le rho seul est parfaitement net; il ne reste que le bas de l'upsilon et du tau. Les lettres ON sont distinctes, mais ce qui peut confirmer l'attribution proposée, c'est d'abord la ressemblance de cette monnaie avec celles de Larisse et d'Atrax, villes contiguës à Gyrtum; il en résulte que notre médaille est bien thessalienne et frappée dans un canton déterminé. A la place du buste du cheval, Eckhel a cru voir un dauphin; son erreur a été relevée par Sestini. (Mionnet, Descr. des méd. gr. suppl., t. III, p. 284, n° 142.) Enfin, une autre monnaie de bronze, frappée au même lieu, offre la tête de Méduse vue de face, diadémée, les cheveux hérissés de serpents; au revers, un cheval au galop, la légende ΓΥΡΤ, et un épi. On voit par là combien la numismatique d'une ville aussi peu importante que Gyrtum peut jeter de lumières sur la question qui nous occupe; elle rattache évidemment Cérès à Méduse, et montre que le cheval thessalien est réellement l'image d'Arion ou de Pégase.

venue peut-être des montagnes de la Macédoine, se sera montrée dans ces régions, où jamais les chevaux n'avaient pénétré. Surpris de sa beauté, de sa vitesse, de sa forme inconnue, les Grecs purent supposer que c'était une divinité transformée. Son poulain naquit après les cataclysmes ; on lui donna pour père le dieu maître des eaux marines et souterraines.

Arion, monté d'abord par Hercule, ensuite par Adraste[1], devint l'objet d'une espèce de culte chez les anciens : il avait, disait-on, une crinière bleue[2], et son pied droit était celui d'un homme[3]. De là son autre nom de Chiron[4]. Le souvenir de ce cheval merveilleux dura long-temps en Thessalie, les médailles en font foi. Une monnaie de bronze, frappée à Nicée de Bithynie, en retrace aussi l'image avec des attributs et des détails très-curieux ; en voici la description :

M. ANT. ΓΟΡΔΙΑΝΟC AΥ. Tête de Gordien, laurée, à droite.
R. ΝΙΚΑΙΕΩΝ. Cavalier à droite, la tête couverte du bonnet phrygien ; il est vêtu d'une tunique ; de la main droite il porte une couronne, de la gauche il conduit son cheval, dont les pieds antérieurs sont humains ; le droit est levé et tient un bâton entouré d'un serpent. La queue du cheval est remplacée par un serpent, se repliant une fois sur lui-même ; au-devant du cavalier vole une Victoire qui le couronne : autour on lit : ΙΠΠΟΝ ΒΡΟΤΟΠΟΔΑ.

Eckhel n'a pu trouver aucune interprétation satisfaisante de ce type singulier ; il a seulement observé avec beaucoup de

[1] Pausan., lib. VIII, c. 25 ; Apollod., Bibl., lib. III, c. 6.
[2] Pausan., loc. supr.
[3] Lactant. Placid. ad Stat. Thebaid., VI, v. 301.
[4] Mythogr., Vatic., II, p. 119.

justesse que le bâton, entouré d'un serpent et tenu par le cheval à pieds humains, est relatif au culte d'Esculape[1]. Quelques investigations auraient suffi pour éclairer le célèbre numismate; Strabon, si souvent consulté par Eckhel, fournit sur cette monnaie de précieux documents. Il place auprès de Nicée la région Adrastée ou les champs Adrastéens, ainsi nommés, selon Callisthène, en souvenir du roi Adraste qui, le premier, y bâtit un temple à Némésis[2].

Puisque les Nicéens avaient adopté une tradition relative au héros phrygien Adraste, il n'est pas surprenant qu'on lui ait donné le cheval de l'Adraste argien, surtout depuis que Nicée fut habitée par des soldats grecs de l'armée d'Alexandre[3]. Près de la région Adrastée existait une peuplade de Psylles, venue originairement d'Afrique, selon la conjecture de Strabon; on les appelait Ophiogènes; le héros, chef de leur race, était un serpent, transformé en homme. Ses descendants maniaient impunément les serpents, et guérissaient les blessures faites par ces reptiles[4]. Eckhel avait donc parfaitement compris le sens des attributs donnés à l'Arion de Nicée; c'est véritablement au culte d'Esculape qu'ils ont rapport. Le serpent, servant de queue à ce cheval monstrueux comme à la Chimère, est encore un symbole pareil; on sait que la plante nommée hippuris

[1] Eckhel, Doctr. num. vet., t. II, p. 426, compare ce cheval à celui que montait César et dont les pieds avaient presque la forme humaine (Sueton., Vit. Jul. Cæs., c. 61, Plin. maj. Nat. Hist., lib. VIII, c. 42). Mais il ajoute : *Quid vero in præsente numo monstrum istud indicet difficile est adsequi.*

[2] Strab., lib. X, p. 565.

[3] Memn. ap. Phot., Bibl., p. 233, B. 37, ed. Bekker.

[4] Strab., lib. XIII, p. 588.

par les Grecs, equisetum par les Romains, avait la propriété d'arrêter les hémorrhagies et de fermer les plaies[1]. Selon une fable, assurément asiatique, Chiron était l'époux d'Achæmenis et père de la Chimère à queue de serpent[2].

Ainsi s'explique tout le revers de la médaille de Nicée : le héros à cheval est le Phrygien Adraste ; il tient une couronne de laurier ; il est couronné lui-même par la Victoire, allusion bien simple au nom même de Nicée ; Alexandre remporta la victoire du Granique dans les champs Adrastéens, et y décerna des honneurs funèbres, ainsi que des statues, à ceux de ses cavaliers qui succombèrent en combattant[3]. Le cheval est Arion-Chiron, donné par les Nicéens au héros indigène Adraste, en souvenir de leurs traditions grecques et de celles du Chiron asiatique : les serpents sont les symboles des ophiogènes et de leurs plantes médicinales[4].

[1] Plin. maj., lib. XXVI, c. 13.

[2] Mythogr. Vatican. I, 72. Un bas-relief sur un vase noir de travail étrusque représente un centaure étendant les mains vers la Chimère ; cette composition doit être fondée sur une fable lydienne analogue à celle de notre mythographe. Micali, Storia degl. ant. pop. d'Italia, Atlas, pl. 20, n° 1.

[3] Justin., lib. XI, c. 6.

[4] Dans une rare composition peinte sur un vase découvert en Étrurie, dont la description est insérée au Bulletin de l'Institut archéologique de l'année 1834, on voit Minerve armée d'un casque et de l'égide ornée du Gorgonium, tenant une chouette sur sa main ; en face de la déesse, un immense serpent vomit un homme nu, à longue barbe ; cet homme est Jason, comme l'indique l'inscription placée auprès de lui. N'est-ce point là une fable pareille à celle que racontaient les ophiogènes ? et Jason, dont le nom vient du mot Ἴασις, guérison, (Schol. ad Apollon. Rhod. Argon., lib. I, v. 554) n'est-il pas ainsi désigné comme le père des ophiogènes, fondateur de leur science ?

Venons maintenant à Pégase, le frère d'Arion. D'abord il est certain que les anciens n'ont pas toujours représenté Pégase ailé. Celui qui fut modelé en terre dans un bas-relief de style archaïque, l'un des plus beaux ornements de la collection de M. Burgon, ne porte pas la moindre trace d'ailes, et, cependant, ne peut être méconnu, puisqu'il est monté par Bellérophon combattant la Chimère[1]. Les ailes ne sont pas non plus un attribut propre exclusivement à Pégase. Sur le coffre de Cypselus les chevaux de Pelops étaient ailés; un grand nombre de bijoux d'or, de vases à reliefs ou à peintures, découvertes en Étrurie, présentent des chars attelés de chevaux ailés. Eustathe déclare que les ailes de Pégase indiquaient seulement la vitesse[2]. Il ne me semblerait donc pas plus étrange de trouver Arion ailé que Pégase privé d'ailes; et c'est, probablement, ce que nous voyons sur les médailles d'or ou de bronze frappées à Syracuse avec le type d'un cheval libre et nu courant au galop; d'autres fois ce cheval est ailé. Pégase sans ailes se confond avec Arion; Arion ailé s'identifierait avec Pégase. Nous apprenons encore d'Eustathe que Pégase servait de monture à l'Aurore; mais le commentateur d'Homère nous avertit en même temps que cette manière de figurer l'Aurore était assez récente[3]. Des médailles persanes, mais fabriquées par des Grecs, portent le type d'un archer coiffé de la tiare, et tirant une flèche; il est monté sur un hippocampe ailé volant au-dessus des flots[4].

[1] Millingen, Ancient uned. mon. series, III. pl. 3.

[2] Eustath., ad Homer., Odyss., lib. III, v. 486.

[3] Eustath., ad Homer., Iliad., lib. XI, v. 2.

[4] Au revers est une chouette debout avec un disque, un croissant, le fléau et le sceptre recourbé des dieux égyptiens et cinq signes, sans

Un type semblable a certainement quelque chose de commun avec le Bellérophon des Grecs volant au-dessus des mers, et avec le Persée cavalier revenant des rivages de l'Océan combattre dans l'Asie, pour y fonder la race royale des Perses[1].

doute numériques. Incertaines des rois de Perse, Mionnet, Descr. des méd. gr., t. V, p. 643, n° 17.

[1] Inghirami, pitt. di vas. fitt., t. I, pl. 3. Vase dont la peinture représente Bellérophon traversant les airs sur Pégase. Le héros est vêtu d'anaxyrides et d'une chlamyde; Sthénobée tombe du cheval dans la mer. Je traduirai ici l'article que Suidas a consacré à l'histoire de Méduse et de Persée; il est empreint d'un caractère bien asiatique, et contient des détails curieux :

« Persée, fils de Danaé et de *Picus*, instruit dans tous les arts de la « magie et des mystères, voulut fonder un royaume; peu satisfait de celui « des Mèdes, il parcourut beaucoup de pays. Ayant rencontré une jeune « fille, vierge et hideuse à voir, il lui demanda son nom. Celle-ci répondit « qu'on l'appelait Méduse. Persée lui coupant la tête, la consacra par des « cérémonies magiques, et la portant en tous lieux avec lui, effraya et fit « mourir ceux qui la regardaient. Il nomma cette tête Gorgone, à cause « de l'effet rapide qu'elle produisait. Arrivant ensuite dans le pays où « régnait Céphée, il trouva dans un temple Andromède, jeune fille vierge « qu'il épousa, et fit une ville du village d'Amandra, où il érigea une co- « lonne portant la Gorgone. Cette ville prit dès lors le nom d'Iconium. « Persée combattit les Isauriens et les Ciliciens, et nomma Tarsos la ville « d'Andrasos, car l'oracle lui avait prescrit de donner ce nom au lieu où, « descendant du cheval après sa victoire, il poserait à terre le *tarse* de son « pied. Vainqueur des Mèdes, il changea le nom de la Médie en celui de « Perse. Il enseigna à quelques Perses les mystères gorgoniens; ces initiés « furent depuis les mages. Vers cette époque, un globe de feu descendit « du ciel; Persée y prit la flamme, et la fit adorer à ses sujets comme « venue du ciel. Ayant déclaré la guerre à Céphée, ce roi, devenu aveugle « par la vieillesse, n'éprouva pas l'influence funeste de la Gorgone; Persée

Pline rapporte que chez les Éthiopiens il existait une espèce de chevaux ailés et armés de cornes que l'on appelait Pégases. On associait à cet animal fabuleux le Catoblepte ou Gorgon, dont le regard seul donnait la mort[1].

« imaginant qu'elle avait perdu sa puissance, la regarda, et mourut à son « aspect. Son fils Merrhus la brûla. » Suidas, verb. Μέδουσα. Si nous ajoutons à ce passage celui d'Étienne de Byzance, nous y verrons la fondation de Tarse attribuée à Bellérophon, qui y tomba de Pégase, comme Persée y descendit du cheval. Joignons encore à ces documents la tradition si vainement contestée du double nom de Bellérophon (*Bellerophon qui et Perseus*), et l'expédition contre la Chimère, attribuée à l'un et l'autre de ces héros, nous pourrons en conclure que cette double fable est véritablement asiatique et fondée sur des rites, des traditions et des formes religieuses de l'Orient, comme le démontrent l'histoire et les monuments. Steph. Byz., verb. Ταρσός. Mythogr. Vat. I, 71 et 157. Schol. vet. ad Stat. Thebaid., lib. III, v. 464.

[1] Plin. maj., Nat. Hist., lib. VIII, c. 21.

Eustath. ad Odyss. lib. XI, v. 633. Athen. deipn., lib. V, c. 44. On a beaucoup reproché à Ctésias la description détaillée qu'il donne d'animaux évidemment fabuleux; mais d'après les sculptures des monuments persépolitains, il paraît que ces animaux sont symboliques, et, sous ce rapport, ils méritent quelque attention. Ainsi, nous trouvons sur une médaille d'or de Séleucus Ier, la tête de ce prince avec des cornes de taureau. Au revers est un buste de cheval également armé de cornes. Sans doute, dans les idées de l'Asie antique et moderne, la corne est un symbole de puissance; on peut croire cependant que Séleucus, tout en se conformant, comme l'avait fait Alexandre, au système symbolique du pays où il régnait, n'avait point perdu de vue les usages grecs, et les alliait à ceux de l'Orient. Le cheval à cornes de taureau, sur ses médailles, peut donc se rapporter aux Pégases fabuleux mentionnés par Pline d'après Ctésias; j'y verrais encore une allusion assez directe au célèbre coursier Bucéphale, auquel de si grands honneurs furent rendus après sa mort, qu'il fut, en quelque sorte, divinisé en même temps qu'une ville s'éleva sur son tombeau.

Il résulte de toutes ces différentes manières de représenter Pégase, que les anciens n'en avaient pas fixé une image rigoureusement déterminée, et que, si les ailes le caractérisent le plus souvent, l'absence de cet attribut n'exclut pas davantage que son addition n'implique nécessairement l'idée de Pégase. J'en conclus que, sur le fragment de Chiusi et sur le vase de Locres, on peut reconnaître également deux Pégases, ou deux chevaux nés de la Terre, ou Pégase et Arion réunis.

C'est ainsi que je comprends les deux Pégases gravés sur la couronne de Junon Argienne et Lacinienne, et une peinture de vase fort intéressante où l'on voit deux chevaux ailés, à mi-corps, s'élevant d'une base rectangulaire. Ils sont noirs et rehaussés de rouge sombre. Leurs têtes se rapprochent, comme sur la terre cuite de Chiusi; il paraît derrière eux une femme peinte en noir, vue en buste, avec la figure de profil. Sur sa tête elle porte un disque blanc; derrière elle, et sur le fond jaune du vase, s'étendent des rameaux parsemés de vingt-huit points blancs, dont deux touchent au cou de chaque cheval.

Cette représentation est revêtue d'un caractère éminemment cosmique. Ainsi que dans la Gorgone de Chiusi, ainsi que dans la statue de Cérès la noire, je reconnais dans cette femme peinte en *noir*, contre l'usage ordinaire, une divinité physique et femelle; tenant à la terre par la vaste base sur laquelle repose tout le groupe; au ciel, par le disque lunaire dont les vingt-huit astérismes représentent le cours synodique de vingt-huit jours, comme le Gorgonium du musée Blacas l'exprime par ses vingt-huit serpents. La fertilité terrestre est marquée par les rameaux dont la figure est entourée; l'obscurité naturelle est rendue par sa couleur noire et ses

vêtements noirs; les deux chevaux ailés se rencontrent sur son sein et sortent de la base, et l'astérisme dont chacun d'eux est marqué indique suffisamment leurs fonctions astronomiques, soit qu'on les désigne comme les chevaux des Dioscures, soit qu'ils indiquent le lever de l'Aurore, dont Pégase était devenu la monture après avoir été, probablement, attelé à son char avec Arion[1].

C'est avec ces chevaux ailés ou sans ailes, et vus à mi-corps, qu'il faut ranger les parties antérieures de chevaux si communes sur les médailles grecques. L'animal ainsi coupé par le milieu du corps, que ce soit un cheval, un taureau, un lion ou un sanglier, me semble toujours sortir du sein de quelque élément; il est dans l'acte d'émersion, et s'élève soit de la terre, soit de la mer. C'est ainsi que devait être figuré le cheval Arion, s'élançant de la terre sous le trident de Poseidon, ou Pégase sortant du cou mutilé de sa mère. En un mot, dès qu'il est évident que l'artiste l'a fait à dessein, toute figure vue à mi-corps et tronquée d'une manière bien marquée, se rattache à ce système. C'est ainsi qu'au fronton du Parthénon, deux bustes de chevaux indiquaient le char du Soleil ou de l'Aurore sortant des mers. De même, sur tant de médailles, les Fleuves sous figure humaine sont plongés dans l'eau jusqu'à la ceinture, et lorsqu'ils ont la forme de taureau à face humaine, ils sont souvent coupés à la moitié du corps. La même règle est observée très-fréquemment pour Bacchus Hébon, Soter ou Sosipolis, taureau à face humaine, tel qu'on le voit sur les monnaies de Gélas. Il est curieux d'observer que précisément à Gélas, où le Bacchus-taureau est accompagné de l'épithète Sosipolis, le même mot

[1] Laborde, Vases de Lamberg, t. II, vignette 1.

accompagne sur une médaille d'or une tête de femme au revers de laquelle paraît un cheval nu, bondissant et à mi-corps [1].

Je n'ai pas besoin de citer, à l'appui de cette remarque, les chevaux ou les sangliers ailés ou sans ailes vus à mi-corps et gravés sur les statères d'or ou sur les médailles d'argent de la Carie, de la Mysie et de l'Ionie; on se rappellera sans peine l'origine de ces quadrupèdes, les premiers nés de la Terre ou de Méduse, les seconds participant à la même origine [2], représentant le sanglier qui mit à mort Adonis et Atys [3].

Il nous reste à examiner maintenant quelles sont les autres attributions de Méduse, et si elle est dans les enfers une image aussi fidèle de Proserpine et de Cérès que dans le ciel et sur la terre.

Au fond du Tartare Proserpine gardait le Gorgonium, afin d'épouvanter et de punir les mortels assez audacieux pour

[1] Eckhel. doct. num. vet., t. I, p. 209 et 210. A Héraclée de Lucanie, même type du cheval à mi-corps, bondissant; au revers ꟷHPA, chouette sur un foudre à droite. Æ, Mionnet, Descr. des méd. gr., Suppl., t. I, p. 299.

[2] Pausan., lib. I, c. 27.

[3] Pour l'explication de ces mythes, voyez Creuzer, Symbolic., t. II, p. 98, 49, 104 et 780. Servius (ad Virg. eclog. X, v. 18) rapporte que Mars se transforma en sanglier pour donner la mort à Adonis. C'est peut-être le motif pour lequel les médailles de Camars en Étrurie portent l'effigie d'un sanglier; le courage de cet animal, sa force prodigieuse, sa vitesse et les coups funestes qu'il porte avec les défenses dont il est armé, ont dû en faire de bonne heure une image du dieu de la guerre et des héros. Il se plonge dans la fange, vit solitaire, se nourrit de racines et de fruits qu'il cherche très avant dans le sol. Par cette raison, tous les peuples l'ont considéré comme un symbole de la terre, de l'eau, du froid, et d'une dévastation aussi rapide qu'inévitable.

pénétrer dans son empire[1]. Hécate, au contraire, envoyait le fantôme appelé Empusa[2]. Nous avons vu que le Gorgonium fut consacré par des cérémonies magiques; sa puissance pétrifiante et mortelle, le titre de Ker donné à Méduse, celui de Gorgoniennes appliqué aux Furies, sont des marques du rôle infernal assigné au Gorgonium. Je ne pense pas que le corps de Méduse fût ordinairement placé dans l'Érèbe; sa tête seule me paraît y avoir été admise comme dans le ciel; c'est du moins la tradition homérique; et il en doit être ainsi dans l'hypothèse que j'ai émise en comparant Cérès la noire avec Méduse. Je fonde cette opinion sur un monument étudié avec beaucoup de perspicacité par M. Panofka, l'autel de Lucia Telesina, dans le musée Chiaramonti au Vatican. « On y reconnaît la Nuit couverte d'un grand voile qui flotte « autour de sa tête et tenant dans ses bras Hypnos et Tha- « natos, le sommeil et la mort. Pour mieux caractériser et « la mère et les enfants, l'artiste a placé près de l'un une « femme assise, appuyée sur son bras et endormie; auprès « de l'autre, une figure debout tenant un bouclier orné de « la tête de Méduse. Il serait difficile de citer un exemple « plus positif de l'usage du Gorgonium comme symbole de « la mort[3]. »

C'était aussi comme image de la terreur et de la mort que les Athéniens plaçaient la tête de Méduse au centre de leurs boucliers; usage qu'Aristophane tourne en ridicule et reproche à Lamachus[4].

[1] Hom., Odyss., lib. XI, v. 633.

[2] Eustath. ad Homer., Odyss. loc. supr.

[3] Panofka, Musée Blacas, p. 33, not. 23, pl. X.

[4] Aristoph. Acharn., v. 573, et Schol. ad eund. *Ibid.*, v. 963 et v. 1123, et Pac., v. 560.

On trouve dans les tombeaux grecs de Nola, et dans ceux de l'Étrurie des têtes de Gorgone en terre cuite ou sculptées qui durent être appliquées contre les murailles; j'ai déja parlé du petit Gorgonium d'or découvert dans un sépulcre près de Panticapée ; rien n'était plus naturel que de prendre pour symbole funèbre cette tête redoutable dont le seul aspect donnait la mort.

Les Étrusques ont réuni sur des bijoux funéraires la tête de Méduse au corps d'un centaure ou d'un quadrupède composé d'un corps humain accolé à celui d'un cheval. Ce centaure extraordinaire est ailé; il a quelquefois des serres d'oiseau de proie à ses pieds antérieurs; il se joue avec un lion dressé devant lui. Un autre bijou funèbre montre le même centaure d'un caractère un peu différent, mais à tête énorme et gorgonienne, tenant suspendu par ses pattes de derrière un sanglier qui se débat entre ses mains[1].

Des figures si monstrueuses sont bien dignes d'être ensevelies dans les tombeaux et d'y représenter le séjour infernal des ombres, des apparitions et des fantômes dont Hécate est la souveraine. Cette divinité, tantôt à triple corps, tantôt sous forme unique, rassemblait une grande quantité d'attributs et de pouvoirs. Son culte était célèbre à Égine; Orphée l'y avait institué. La statue d'Hécate, que Myron fit pour les Éginètes, était certainement conforme aux dogmes orphiques: elle n'avait qu'une tête et un corps[2], et c'est probablement une image de cette statue que l'on a gravée sur une

[1] Micali, Storia degl. ant. popol. d'Ital., pl. 46, nos 17 et 18.

[2] Pausan., lib. II, c. 30.

médaille d'Égine au revers de Caracalla[1]. Alcamène fut le premier qui donna un triple corps à Hécate[2]; jusqu'à lui la déesse avait été représentée par une figure dont la composition et les attributs se rapprochaient visiblement de Cérès la noire et de Méduse réunies. Si Alcamène inventa les trois corps d'Hécate, il ne fut pas le premier qui lui prêta plusieurs têtes. Les poëtes les plus anciens ayant constamment attribué à cette déesse les pouvoirs les plus étendus, les sculpteurs leurs contemporains durent exprimer cette universalité d'attributions par l'assemblage bizarre d'une forme humaine avec des animaux, système ordinaire des Égyptiens, et dont les traces se retrouvent si nombreuses dans les anciennes idoles de la Grèce. Selon Hésiode, Hécate, fille de *Persès* et d'*Asteria*, est respectée par tous les dieux et par Jupiter lui-même; elle reçoit en partage la *terre* et la *mer;* les hommes s'adressent à elle dans les expiations; sa bienveillance donne les richesses, le pouvoir dans les conseils populaires; dans les combats elle dis-

[1] Voici ce revers: ΑΙΓΕΙΝΗΤΩΝ, femme tourrelée et vêtue de la stola, debout à droite, tenant une flèche de la main droite, et de la gauche pendante, un flambeau; devant elle, Jupiter nu, debout, tenant la fuudre de la main droite, et la gauche posée sur la haste pure. AE, Mionnet, Descr. des méd. gr., Suppl., t. III, p. 602. Au revers de Julie, fille de Titus (?). Femme debout à droite, vêtue de la stola, paraissant tenir deux flambeaux. AE. Mionnet, *ibid.*, p. 600. Sur la première médaille, la couronne de tours, ou le polos, est un attribut dont nous avons établi le sens cosmique; il est la coiffure nécessaire d'Hécate *epipyrgidia*, adorée dans Athènes (Pausan., lib. II, c. 50); la flèche est l'arme d'Hécate Ilithye; le flambeau appartient à Hécate, selon toutes les traditions d'art ou de religion.

[2] Pausan., loc. supr.

pense la victoire et la gloire. Elle est vénérée par les rois; elle protége les lutteurs et les cavaliers, elle préside à la navigation; on l'adore avec *Neptune Ennosigæus* (qui ébranle la terre). Hécate procure une pêche abondante ou l'enlève à son gré; elle favorise ou arrête la propagation des troupeaux: elle est la nourrice des enfants qui viennent au jour [1].

Dans un oracle cité par Eusèbe, Hécate parle ainsi d'elle-même: Je suis la vierge céleste aux yeux de taureau, à trois têtes; vierge cruelle, aux flèches d'or, Phœbé sans art, Ilithye Lucine, composée de trois natures différentes, manifestées de trois manières: dans l'éther, par des images ignées; dans l'air, par mon char argenté; sur la terre, par mes chiens noirs que Gea conduit [2].

Hécate avait donc des attributions universelles; c'est encore la nature physique et femelle dans tout son ensemble. Voici maintenant la description d'Hécate, évoquée par Médée, selon l'auteur des Argonautiques, poëme attribué à Orphée:

« Celle que les dieux chthoniens appellent Pandore, parut « avec son corps de fer; puis Hécate infernale à triple tête, « monstre terrible et inexprimable : sur son épaule gauche « se montrait *un coursier à longue crinière;* sur la droite, « un chien au regard enragé; au milieu s'élevait une tête « féroce; dans chaque main elle portait une épée; autour de « la fosse couraient Pandore, Hécate et les Furies.... [3]. »

Les trois têtes d'Hécate sont celle d'un cheval, comme la portaient Méduse décapitée et Cérès la noire; une tête de

[1] Hesiod., Theog., v. 410.
[2] Euseb., Præp. evang., lib. IV, c. 23.
[3] Orph. Argonautic., v. 972.

chien, commune à Hécate et à Anubis[1], symbole de Diane qui déchaîne les chiens et les irrite, ainsi qu'elle le fit contre Actéon[2] : mais quelle était la tête terrible du milieu, la principale des trois et qu'Orphée n'a pas décrite ? Lucien va nous l'apprendre. Dans son Philopseudes il rapporte différentes évocations ou apparitions magiques. Eucrate y raconte quels fantômes l'ont épouvanté. Pendant l'automne il s'enfonce vers midi au sein d'une forêt. Il entend des aboiements de chiens, la terre tremble, et, avec un bruit pareil à celui du tonnerre, s'avance une femme d'un demi-stade de hauteur. De sa main gauche elle tient une torche ; de la droite une épée d'environ vingt coudées. Le bas de son corps se termine en serpent. Sa tête est celle d'une *Gorgone effroyable*. Ses cheveux sont des serpents qui s'entrelacent autour de son cou et retombent sur ses épaules. Elle est accompagnée de chiens énormes et hideux à voir.

Eucrate s'arrête, tourne en dedans une bague magique dont un Arabe lui avait fait présent. Aussitôt Hécate frappe le sol de son pied en forme de serpent, la terre s'entr'ouvre et le monstre disparaît[3].

Ici Hécate, ou le fantôme décrit par Eucrate, est conforme à la description de cette déesse faite par un oracle de

[1] Eustath. ad Odyss., lib. XII, v. 85 ; Plut. de Isid. et Osirid. 453, ed. Reiske.

[2] Eustath. loc. supr.

[3] Lucian. Philopseud., XI. Le même opuscule de Lucien contient plusieurs autres évocations ; elles ne peuvent manquer d'avoir été composées selon les rites de la magie ; et ce qui le prouve, c'est leur concordance avec ce que les poetes, les oracles et les écrivains nous ont transmis à ce sujet.

Pan. Sa figure était terrible ; elle tenait une épée vengeresse d'une main, de l'autre une torche. Un dragon entourait son corps et s'enlaçait autour de sa tête. Elle devait encore être armée d'une clef mobile et d'un fouet retentissant [1].

Hécate, nommée mère des dieux et assimilée à la nature, avait un aspect moins funeste. Elle était coiffée du calathus ou modius, ou polos ; sa robe était blanche, ses sandales étaient d'or ; elle tenait deux torches allumées et un arc. Réunissant en elle tous les symboles de la lune dans ses trois phases visibles, elle joignait en une seule personne la triade mystique de Minerve, Diane et Proserpine ; celle des trois Parques Clotho, Lachésis, Atropos ; la première pour engendrer, la seconde pour nourrir, la troisième pour exterminer sans pitié [2].

Ce n'était pas toutefois la véritable figure de l'Hécate infernale. Lucain nous en avertit dans ce passage classique où une Thessalienne, appelant les dieux infernaux, s'écrie :

> Teque deis, ad quos *alio procedere vultu*
> *Ficta soles*, *Hecate*, *pallenti tabida forma*
> Ostendam *faciemque Erebi* mutare vetabo [3].

Nous pouvons donc déduire de tant d'autorités que la véritable tête d'Hécate infernale était le Gorgonium, qui, joint à Janus sur une monnaie de bronze italique, n'est pas

[1] Euseb., Præp. evang., lib. V, c. 14. La clef est le symbole d'Hécate Προθυραία (Procl., Hymn. ad Hecaten et Janum), le fouet est celui avec lequel la déesse excite ses chiens vengeurs, les Furies, armées de fouets semblables. Serv. ad Æneid., lib. IV, v. 609.

[2] Porphyr. ap. Euseb. Præp. evang., lib. III, c. 11 ; Euseb. Præp. evang. lib. V, c. 13 ; Serv. ad Virg., Æneid., lib. VI, v. 118.

[3] Lucan., Pharsal., lib. VI, v. 736.

autre chose que l'Hécate Prothyræa associée au dieu Prothyræus[1], comme dans l'hymne que Proclus leur adresse. C'est la même Hécate que me semble indiquer le Gorgonium frappé en contre-marque sur des monnaies éginétiques d'un travail très-ancien[2].

[1] Hunter, incertaines, pl. 67, n° 19.

[2] Mionnet, Descr. des méd. gr. suppl., t. III, p. 597, n° 23 et 24.









AE AR AR





CHAPITRE III.

Si j'ai réussi, dans le chapitre précédent, à donner une explication satisfaisante du Gorgonium, l'intelligence de ce symbole pourra, je l'espère, me conduire à celle d'un autre type général dans la numismatique grecque, et donc Eckhel n'a pas déterminé le sens. Je ne prétends pas faire mieux que cet illustre archéologue, mais je crois pouvoir étudier un des sujets qu'il a laissés intacts, et qu'il n'aurait pu traiter complètement sans donner à sa doctrine des médailles antiques un immense développement. En regardant comme difficile l'interprétation du symbole vulgairement nommé *triquetra,* Eckhel n'a point déclaré que ce fût une énigme insoluble; il a dit seulement, avec la simplicité et l'indulgence dignes de son génie :

« Plerumque in triquetræ medio, alatum visitur Medusæ « caput et aliquoties, in numis syracusanis, ipsa etiam crura « alis instructa comparent. *Utriusque phænomeni causam*

« *idoneam nondum reperi et libenter patiar me ab alio* « *edoceri*[1]. »

Encouragé par ces bienveillantes paroles, je poursuivrai ce travail, non pour *instruire* les savants, mais avec le désir d'obtenir d'eux l'approbation promise par Eckhel au succès de semblables recherches.

Je ne sais quel motif a fait donner le nom de *triquetra* à ces trois jambes humaines, disposées autour d'un axe comme les rayons d'une roue ou les feuilles d'une rosace, et paraissant courir les unes après les autres. Pour exprimer cet étrange assemblage, rien ne me semble plus impropre que le mot triquetra. Il signifie *triangulaire* et fut appliqué par les Latins à la forme de la Sicile et de la Grande-Bretagne. Mais consacrer cet adjectif à l'expression du symbole dont je parle, est un double abus qui choque la grammaire, et surtout ne rend en aucune façon l'idée que l'on voulait exprimer. Le mot *triskèle* aurait du moins l'avantage de l'exactitude, et puisqu'il faut un néologisme, je pense qu'on me permettra de l'employer.

Lorsqu'on donna le nom de triquetra au symbole des trois jambes tournant sur un centre commun, on était évidemment préoccupé de son emploi si fréquent sur les monnaies de l'île triangulaire, la Sicile, appelée par les Grecs Thrinacia ou Trinacia, à cause de ses trois pointes[2]. On a pu croire que le triskèle était le symbole de la Sicile, puisqu'on le trouve sur les médailles de la famille Cornélia, frappées en honneur

[1] Eckhel. Doct. num. vet., t. I, p. 184.

[2] Etym. Magn. et Gud. verb. Θρινακία, Eustath. ad Dionys., Perieg., v. 473.

de Marcellus[1], sur celles du proconsul Allienus[2] et de Clodius Macer avec la légende SICILIA[3], et sur plusieurs monnaies impériales. Une peinture de vase grec montre aussi le triskèle comme ornement du bouclier d'Éryx[4] : mais, d'un autre côté, cette figure mystérieuse se reproduit sur les monnaies de peuples grecs fort éloignés de la Sicile; on la voit employée par les habitants d'Athènes[5], de Tarse[6], de Selge[7] et d'Argos

[1] Patin. Fam. rom., p. 87.

[2] Patin, Fam. rom., p. 15. C. CÆSAR. IMP. COS. ITER. Tête de Vénus à droite.

R. Neptune debout, le pied droit sur une proue de vaisseau, la main gauche derrière le dos enveloppée d'une légère draperie; le dieu tient de la main droite le triskèle. AR.

[3] Mionnet, Descr. des méd. gr., t. VI, p. 583. L. C. MACRI. CARTHAGO. Tête tourrelée de femme; derrière, une corne d'abondance.

R. Triskèle orné de la tête de Méduse et d'épis. AR.

[4] Millingen. Peint. ant. et inéd. de vas. gr., pl. 31 et pag. 51.

[5] Une médaille d'argent trouvée à Athènes, d'où elle fut rapportée par M. Cousinéry, portant à son revers le carré creux attique, ayant exactement le poids des monnaies athéniennes, représente le triskèle. Ce type est répété sur une autre médaille athénienne.

Tête de Minerve.

R. ΑΘΕΝΑΙΩΝ. diota et triskèle. AE.

Mionnet, Descr. des méd. gr., t. II, p. 112, n° 3, et Descr. des méd. gr., Suppl., t. III, p. 579, n° 313.

[6] Eckhel, Cat. mus. Cæs. Vindob., t. I, p. 92, n° 84, et Num. vet., p. 77. Tête d'Hercule jeune couverte de la peau de lion.

R. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Jupiter assis, l'aigle sur la main; dans le champ, tête de Persée coiffée du casque de Pluton à forme phrygienne; entre les pieds du trône, le triskèle. AR.

Eckhel n'a pas hésité à donner cette médaille à la ville de Tarse; on y observera infailliblement l'association du type de Persée avec le triskèle.

[7] Mionnet. Descr. des méd. gr., t. III, p. 519 et seq.

en Cilicie[1]; Métaponte[2] et Velia de Lucanie[3] en firent usage; le triskèle est peint sur les boucliers de Minerve[4] et de Memnon[5]. Employé par tant de nations, il fut donc un signe général, compris et adopté pour quelque motif religieux, comme le fut le Gorgonium, et c'est précisément le Gorgonium, souvent placé au centre du triskèle, qui doit nous en donner la signification.

Quels rapports peuvent avoir avec la tête de Méduse les trois jambes, quelquefois ailées, quelquefois entremêlées de trois épis, que présente le triskèle? Évidemment ils doivent être directs, la raison et l'art symbolique l'exigent. Or, nous avons vu que, dans le mythe commun, les Gorgones étaient au nombre de trois; aussi le *triskèle* a trois jambes; nous savons que le Gorgonium servait de tête à la triple Hécate, et que si Méduse habitait, d'après Homère, le fond des enfers, selon Virgile, les deux Gorgones en gardaient le vestibule[6].

[1] Eckhel, Doct. num. vet., t. III, p. 50.

[2] Hunter, pl. 37.

[3] Mionnet, Descr. des méd. gr., t. I, p. 176.

R. ΥΕΛΗΤΩΝ. Lion tourné vers la gauche, la tête dirigée à droite, le pied posé sur une tête de bélier; au dessus triskèle entre les lettres Φ., I. Ce type rappelle un monument étrusque où la tête de Méduse est sculptée entre celles d'un lion et d'un bélier; ici, à la place du Gorgonium, nous voyons le triskèle; l'attitude particulière du lion, rarement reproduite sur les médailles de Velia, est très-analogue à celle du lion tourné vers un grand astre sur les médailles de Milet. Voir, pour le bas-relief étrusque, Micali Storia degl. ant. popol. d'Ital., pl. 59, n° 3.

[4] Bröndsted, Vases panathén., pl. 4.

[5] Millingen, Ancient. uned. mon. Series, I, pl. 4.

[6] Virgile a tellement eu l'intention de se conformer au récit d'Homère, que d'abord il avait supposé le Gorgonium seul à l'entrée des enfers, et le décrivit ainsi:

Cette première conjecture a déja l'avantage de nous expliquer très-simplement pourquoi les trois jambes, tournant en cercle sont disposées de manière à recevoir pour centre commun la tête de Méduse, et pourquoi elles peuvent être ailées ou accompagnées de trois épis. Dès lors cesserait la difficulté qui s'attache à l'adoption de ce symbole par tant de colonies grecques: il serait facile de prouver que celles dont le Gorgo-

Gorgonis in medio portentum immane Medusæ,
Viperææ circum ora comæ, cui sibila torquent:
Infamesque rigent oculi: mentoque sub imo
Serpentum extremis nodantur vincula caudis.

Il n'avait pas dépeint le corps de Méduse, ni ses ailes, ni ses mains, comme le fit Apollodore, et comme on devait s'y attendre après la minutieuse description de la tête; et c'est encore une preuve de fidélité aux traditions homériques. Ce *portentum* n'est que le Gorgonium. En corrigeant son poeme, Virgile relégua la tête de Méduse au fond du Tartare, et ne plaça à l'entrée que les deux Gorgones. La substitution est démontrée par l'ancien texte que nous citons d'après Servius. Celui-ci paraît, j'en conviens, avoir admis que Virgile, en décrivant les *Gorgones*, voûlut les réunir toutes les trois; mais Servius commet une erreur encore plus grande en supposant que les quatre vers sur Méduse avaient été effacés après la mort de Virgile; car où le poète les aurait-il placés dans ce passage?

Centauri in foribus stabulant Scyllæque biformes,
Et centumgeminus Briareus, ac bellua Lernæ
Horrendum stridens, flammisque armata Chimæra:
Gorgones Harpyiæque, et forma tricorporis umbræ.

On voit qu'il ne peut y avoir eu de mutilation faite en cet endroit par les correcteurs de l'Énéide, mais plutôt une suppression due à Virgile lui-même; et si l'auteur avait voulu réunir Méduse à ses sœurs, peut-on croire qu'il l'aurait fait tacitement sans lui accorder quelque description particulière? Serv. ad Virg., Æneid., lib. VI, v. 289.

nium et le triskèle furent les types monétaires honorèrent Hécate d'un culte tout particulier.

Dans le passage de Clément d'Alexandrie que j'ai déja rapporté pour expliquer le symbole lunaire du Gorgonium, nous lisons que, selon Épigène, et d'après le dogme d'Orphée, les parties, τὰ μέρη, de la lune, c'est-à-dire le premier quartier, la pleine lune et le dernier quartier, sont appelées les Parques aux robes blanches, μοίρας λευκοστόλους [1], tradition parfaitement conforme à celle de Porphyre, conservée par Eusèbe, qui fait présider à la lune trois divinités, Diane, Minerve et Proserpine, et leur adjoint les trois Parques Clotho, Lachésis, Atropos, dont les fonctions sont identiques avec celles des trois grandes déesses, puisque Clotho préside à la génération (comme Diane nouvelle lune et Ilithye), Lachésis nourrit (comme Minerve Courotrophos), et Atropos extermine (comme l'inexorable Proserpine) [2]. Ces Parques aux robes blanches ne peuvent être autre chose que les vierges blanches, dont un oracle d'Apollon faisait mention [3]; elles se confondent également avec les Euménides, vêtues de blanc et invoquées dans les mêmes sacrifices que les Grâces [4]. Les Parques et

[1] Clem. Alex. Strom., lib. V, c. 8, § 50.

[2] Porphyr. ap. Euseb. Præp. evang., lib. III, c. 11.

[3] Gerhard, Antike Bildwerk, p. 149.

[4] Pausan., lib. VIII, c. 34. Après avoir tué sa mère, Oreste devint furieux sur la route conduisant de Mégalopolis en Messénie; là, on éleva un temple aux déesses *Maniæ*, surnom des Furies qui s'y montrèrent toutes noires devant Oreste. Celui-ci, dans ses transports insensés, se rongea un doigt; en mémoire de cette mutilation expiatoire on dressa un monument où se voyait un doigt de pierre. Tout auprès était un lieu nommé Acé; la fureur y quitta Oreste au moment où les Furies lui parurent blanches. Un temple fut donc dédié aux Euménides sur cette place même; Oreste

les Grâces étaient tellement identifiées chez les anciens, que Cérès Erinnys ou la noire fut apaisée par les premières, selon Pausanias, par les dernières, selon Euripide [1].

Mais ce ne fut pas toujours sous cet aspect favorable de déesses blanches, de Grâces, d'Euménides, que les Parques furent représentées. Hésiode en fait des ministres redoutables de la vengeance céleste; elles peuvent atteindre les dieux eux-mêmes [2]. Orphée les confond avec les Furies, qu'il dépeint comme des divinités nocturnes à chevelures de serpents, et aux regards effrayants [3]; et l'on n'ignore pas que Mégère, la première des Furies, fut envoyée par Junon pour arrêter Hercule, descendant aux enfers, d'où il voulait enlevør Proserpine. A son aspect le héros fut saisi d'horreur [4]. Ici Mégère n'est-elle point revêtue des pouvoirs attribués au Gorgonium par Homère? et n'est-elle point à juste titre la sœur d'Alecto, infectée du venin des Gorgones [5]?

Ainsi de degrés en degrés on remonte, dans le sens euphémique, des Gorgones aux Euménides, des Euménides aux Grâces, aux Parques blanches; de celles-ci à la triade céleste et favorable, Diane, Minerve, Proserpine. Dans le sens néfaste on passe des Gorgones aux Furies, aux Parques Furies, aux

reconnaissant offrit des expiations aux Maniæ et des sacrifices aux déesses blanches. On y rendait de grands honneurs aux Furies et aux Grâces.

[1] Pausan., lib. VIII, c. 42. Euripid. Helen., v. 1340. Servius ad Virg., Eclog. IV, v. 47, et ad Æneid., lib. III, v. 63, déclare que les Parques et les Furies sont les mêmes divinités.

[2] Hesiod., Theog., v. 217.

[3] Orph., Hymn. I ad Eumenid., v. 16, et Hymn. II ad easd., v. 10.

[4] Mythogr. Vatican., II, 150.

[5] Virg., Æneid., lib. VII, v. 341.

déesses infernales, Minerve, Proserpine et Diane. Un tel rapprochement n'a rien qui doive nous surprendre : il décèle un ordre très-arrêté dans le système religieux de l'antiquité. On y trouve le second des principes cosmiques sous ses différents aspects, et classifié graduellement avec une exactitude qu'une étude approfondie pourrait rendre encore plus évidente. Mais je ne puis m'étendre que sur l'objet même de mes recherches ; je veux montrer que les anciens ont appliqué directement à Minerve et à Diane les noms ou les caractères gorgoniens, propres aux compagnes de Proserpine figurée par le Gorgonium, ceux qui les rattachent à la triade dont Hécate est composée et que Méduse avec ses sœurs répète dans un autre mythe.

Comme divinités de la lune, Diane, Proserpine et Minerve sont tour à tour maîtresses absolues de cet astre. Mais si elles sont associées, Proserpine devient la divinité principale, et les deux autres ne sont que ses acolytes ; elles sont ses gardiennes et se tiennent debout devant elle[1]. Il en est ainsi dans toutes les triades masculines ou féminines de la mythologie grecque. Filles du même père et de la même mère[2], les trois déesses

[1] Pausan., lib. VIII, c. 31. A Mégalopolis on voyait dans un hiéron les statues des grandes déesses Cérès et Proserpine, que les Arcadiens nommaient Κόρην Σώτειραν. Auprès, étaient debout deux jeunes filles portant sur leurs têtes des calathus remplis de fleurs. Les hommes instruits des choses divines, dit Pausanias, reconnaissent dans ces deux figures Minerve et Diane qui cueillaient des fleurs avec Proserpine. On sait que Korè ou la vierge, la jeune fille, fut le nom particulier et religieux de Proserpine lune. Plutarch. de Fac. in orbe lun., t. IX, p. 716. Reiske.

[2] Diane était fille de Cérès, selon une tradition conservée par Æschyle et Pausanias, lib. VIII, c. 37. Nous avons vu que Minerve était née de la Terre. Proserpine a Cérès pour mère.

siciliennes, comme les trois Gorgones, les trois Parques, les trois Euménides, se divisent en deux divinités subalternes et une supérieure. Si Proserpine est la reine souveraine des nuits, elle partage son pouvoir avec ses sœurs, qui, tour à tour, le possèdent en entier. Ce fait admis nous conduit à constater que Proserpine est la pleine lune, la lune entière, absolue[1], la seule mortelle comme Méduse, puisque la lune ne s'éclipse que dans son plein, tandis que le même phénomène n'arrive jamais, ni dans le croissant ni dans le décours de la planète. Aussi, dans les campagnes d'Enna, lorsque Proserpine, Diane et Pallas cueillaient des fleurs, Pluton, le soleil brumal, caché sous l'hémisphère[2], enlève la première de ces déesses et la plonge avec lui dans le royaume des ténèbres, malgré les efforts de ses sœurs qui essayent en vain de la retenir[3]. Peut-on méconnaître ici la fable de Persée?

Diane, on le sait, préside spécialement à la nouvelle lune; en cette qualité elle donne à tous les fruits la germination; elle peut à son gré favoriser l'enfantement ou le rendre funeste; elle dispose de la vie et de la mort des femmes; de celle du nouveau-né et de sa mère. Les anciens avaient observé et

[1] Plutarch. loc. supr. cit. Servius ad Virg., Georg., lib. I, v. 39, dit : Proserpine est la lune qui croît pendant six mois et décroît durant six autres mois, chaque année : c'est-à-dire durant 15 jours par mois; de sorte qu'elle semble résider tantôt parmi les dieux d'en haut, tantôt chez les dieux des enfers.

[2] Porphyr. ap. Euseb. Præp. evang., lib. III, c. 11.

[3] Claudian., de Rapt. Proserpinæ, lib. II, v. 231. Plusieurs bas-reliefs de travail grec-romain publiés par Monfaucon représentent Diane et Minerve s'efforçant d'arrêter Pluton monté sur son char, et emportant Proserpine. Ant. expl., lib. II, pl. 40.

même exagéré l'influence de la nouvelle lune sur les végétaux et sur l'économie animale. Ils l'ont clairement indiquée en créant le mot *lunatique*, adopté par leur postérité. Véritable Ilithye, Diane Hégémone se confond avec Tyché, une des Parques les plus anciennes[1]. Développer plus longuement les caractères lunaires de Diane, ou son attribution subalterne de Néoménie, serait un travail superflu : la statue de Diane d'Éphèse prouve qu'elle jouissait de pouvoirs encore plus étendus. Il me semble plus important de faire voir que des fonctions et des symboles analogues conviennent à Minerve, représentant la lune entière ou dans son décours.

Aristote avait démontré par des arguments très-probables et par *l'autorité écrite* que Minerve était la lune[2]. Plutarque adopte positivement cette opinion[3]. Nous avons déja cité deux fois, d'après le témoignage d'Ulpien, la croyance religieuse admise chez les Athéniens au sujet d'Apollon et de Minerve qu'ils considéraient comme le soleil et la lune. Aussi, plusieurs boucliers de la Minerve combattant, peinte sur les vases panathénaiques, sont-ils ornés d'un croissant, d'un Gorgonium

[1] Pausan., lib. VIII, c. 36. Plutarch., Symposiac., lib. III, p. 614, t. VIII, éd. Reiske. Sur les médailles impériales de Gerasa de la Décapole, le buste de Diane est accompagné du titre ΑΡΤΕΜΙΣ. ΤΥΧΗ. ΓΕΡΑΣΩΝ; aux revers d'Adrien et de Crispine. Mionnet, Descr. des méd. gr., t. V, p. 329.

Orphée, Hymn. ad. Fort., invoque Tyché, la Fortune, sous le nom d'Artémis Hégémone. Selon les hymnes très-antiques d'Olen le Lycien, Ilithye était la mère d'Éros, Pausan., lib. IX, c. 27. A Ægira, la statue de la Fortune, Tyché, une des Parques les plus anciennes, était accompagnée de celle d'Éros, Pausan., lib. VII, c. 26. La seconde Diane mentionnée par Cicéron était mère de Cupidon ailé. De Nat. deor., lib. III, c. 23.

[2] Aristot. ap. Arnob. adv. gent., lib. III, c. 31.

[3] Plutarch., de Fac. in orb. lun., t. IX, p. 701, éd. Reiske.

blanc, ou de trois disques blancs, symbole de la triade lunaire[1]. Les colonnes entre lesquelles est placée Pallas sont surmontées de deux coqs, oiseaux consacrés à la lune et à Minerve Ergané[2]. Minerve est dans la lune ce qu'Apollon est dans le soleil[3]. Hermès, dieu lunaire, inventeur de lettres et des nombres chez les Égyptiens, et investi d'un triple pouvoir, était donc justement associé par les Grecs à l'Athéné, guidant dans leurs expéditions ses favoris solaires, Hercule et Persée[4]. Minerve partageait avec la lune le titre de Glaucopis[5]; elle avait les yeux glauques, ainsi que les dragons et les plus robustes des bêtes féroces; la chouette, γλαὺξ, lui était consacrée, parce qu'elle voit dans les ténèbres[6]. Comme divinité lunaire Minerve était honorée sous le nom de Tritomenis ou Tritogenia[7]; mais ce n'était plus alors que la troisième personne de la

[1] Gerhard, Antike Bildwerke, pl. 7.—Annal. dell. Instit. di corr. archeol., pl. 22, n[os] 6, *a*; 7, *a*.

[2] Jamblich, Vit. Pythag., p. 84, éd. Amsterd., 1707.—Pausan., lib. VI, c. 26; le coq était aussi consacré au soleil.

[3] Porphyr. ap. Euseb., Præp. evang., lib. III, c. 11.

[4] Serv. ad Æneid., lib. IV, v. 577.

[5] Phurnut. de Nat. deor., c. 20. Creuzer, Symbol., t. II, p. 717. Empedocl., v. 176.

[6] Phurnut. loc. supr. Etym. Magn., verb. Γλαύξ. Eustath. ad Homer., Iliad., lib. I, v. 206. Une médaille d'Athènes porte d'un côté le Gorgonium, de l'autre, un lion accroupi vu de face, gravé au fond d'un carré creux. L'union de ces deux symboles est reproduite sur un fragment de char trouvé à Pérouse. Méduse, vue de face, est assise et tient de chaque main un lion dressé sur ses pattes de derrière. (Micali, Storia degl. an. pop. d'Ital., Atl., pl. 28.) On y trouve les attributs de Minerve lune et Glaucopis, et l'association athénienne de la lune avec le soleil, représentée par le Gorgonium et par le lion.

[7] Etym. Magn. verb., Τριτόμηνις; Suid., verb. eod.

triade lunaire; elle était la troisième lune, c'est-à-dire la troisième phase visible de cette planète pendant le mois[1] dont le quinzième jour lui fut dédié, parce qu'il commence le décours[2], et c'est encore un des motifs qui rendirent Athené Tritomenis compagne de Persée dans son expédition contre Méduse, puisque là lune se trouve en opposition avec le soleil et s'éclipse le jour même qui était consacré à Minerve. Beaucoup de médailles avec le type de Pallas sont ornées de symboles lunaires, dont les plus évidents sont des demi-lunes, semblables à des croissants[3].

Assimilée à Tyché, la Fortune, dont la tête est surmontée du disque lunaire, Minerve Poliade et fileuse s'identifie avec Lachésis, comme Diane avec Clotho et Proserpine avec Atropos[4].

[1] Etym. Magn.... verb. Τριτογένεια, καὶ γὰρ τὴν αὐτὴν εἶναι τῇ σελήνῃ· καὶ τὴν τρίτην τοῦ μηνὸς Τριτομηνίδα ἐκάλουν.

[2] Dionys. Halic., Ars rhetor., c. 3. Les Athéniens célébraient comme le jour de la naissance de Minerve celui où le mois commençait à décliner, Suid., verb. Τριτογενής.

[3] Les médaillons d'Athènes, de style ancien, ont pour type la tête casquée de Minerve; au revers, une chouette avec un croissant; les revers des médailles de la même époque et d'un plus petit module portent souvent la légende ΑΘΕ, avec un, trois ou quatre croissants. (Cat., Hunter, pl. 8 et 10.) Une monnaie de bronze d'Athènes, d'un temps plus récent, est ornée de la tête de Minerve avec un croissant sur son casque. (Hunter, pl. 11.) A Syracuse, une petite monnaie d'or représente la tête de Pallas casquée; au revers, celle de la Gorgone, vue de face. Sur une autre de Sigée en Troade, est la légende ΣΙΓΕ, avec un croissant au revers de la tête de Minerve casquée.

[4] J'ai déja fait remarquer l'union de Minerve avec Plutus, dans le temple de Thespies (Pausan., lib. IX, c. 26), celle de la Fortune avec le même dieu à Thèbes (Pausan., lib. IX, c. 16). Les caractères chthoniens de cette

Nous avons reconnu que Diane et Minerve remplissaient des fonctions lunaires dans le sens le plus général; nous les avons vues descendre à des pouvoirs de même nature, mais subalternes et se confondre avec les Parques. Il ne sera pas difficile de montrer comment elles se rapprochent des Euménides et des Gorgones. Diane, armée de serpents et de torches[1], avide de sang humain en Tauride et à Lacédémone[2], vengeresse des sacriléges, punissant Actéon, exterminant les Niobides; Minerve recevant à Laodicée des victimes humaines, implacable pour les deux Ajax, protectrice des vengeances d'Hercule sous le nom d'Axiopœna[3], ont, avec les Furies, des analogies palpables. Diane ailée, portant un lion et une panthère[4], effrayant les hommes et surnommée Κελαδεινὴ[5]; Diane,

Minerve et d'Athéné Poliade étaient loin de la priver d'attributions lunaires; la Minerve d'Érythrée, celle d'Ilium ont également des attributs telluriques et célestes (Pausan., lib. VII, c. 5); la première offre les plus grands rapports avec la Fortune dont Bupalus fit la statue pour les Smyrnéens, surtout à cause du polos qu'elle porte sur sa tête; rapprochement indiqué par Pausanias qui cite Pindare nommant, dans ses vers, la Fortune: Tyché Phérépolis (Pausan., lib. IV, c. 30). A Mégalopolis, où il existait un temple de Minerve Poliade, on trouve trois croissants au revers de la tête d'Apollon sur une médaille d'argent. N'est-ce pas la réunion des symboles héliaques avec les attributs lunaires de Minerve Poliade? Mionnet, Descr. des méd. gr., suppl., t. IV, p. 281, n° 54.

[1] Pausan., lib. VIII, c. 37.

[2] Les autels de Diane Orthia ou Taurique furent arrosés de sang humain depuis le temps d'Oreste jusqu'à celui où les Lacédémoniens fouettaient les éphèbes en son honneur; ce rite assimile clairement Diane Orthia aux Furies; il explique aussi les fouets dont Hécate fut armée. Pausan., lib. III, c. 16.

[3] Pausan., lib. III, c. 15.

[4] Pausan., lib. V, c. 19.

[5] Eustath. ad Odyss., lib. XIV, v. 457.

sœur d'Apollon Euryalus[1] et Tauropole, doit être la même que la Gorgone mugissante Euryale. Minerve *Gorgone*, chez les Cyrénéens, comme chez les Athéniens, dans leurs rites sacrés[2], est, avec Diane, la compagne de Cérès Érinnys dans ses voyages rapides et ses transports furieux[3]. Elle est appelée Sthéniade à Trézène, et reproduit ainsi la Gorgone Sthéno[4], dont elle possède la puissance funeste: à Coronée, le seul aspect de Minerve Itonia pétrifia la prêtresse Iodamie[5].

Telle est, si je ne me trompe, l'échelle progressive établie par la mythologie grecque pour les principales triades des divinités féminines. Chacune des personnes qui les composent en est le résumé; chaque triade est réflétée dans celle qui la précède et dans celle qui la suit. La grande pensée de la nature, variée sous trois formes distinctes, la naissance, la vie et la mort, dans l'ordre masculin et féminin, paraît avoir été constamment présente à la pensée des Grecs; la réunion du principe mâle avec le principe femelle a produit l'idée première d'androgynie, comme l'homme et la femme pris ensemble forment une espèce à la fois mâle et femelle. Les Gor-

[1] Hesych., verb. Εὐρύαλος.

[2] Palæphate, en travestissant à sa manière le mythe de Persée, constate un fait très-important et irrécusable; c'est que, de son temps, les Cyrénéens donnaient à Minerve le nom de Gorgone. Καλοῦσι δὲ τὴν Ἀθηνᾶν Κυρηναῖοι Γοργόνην, ὥσπερ τὴν Ἄρτεμιν Θρᾷκες Βένδειαν, Κρῆτες δὲ Δίκτυναν, Λακεδαιμόνιοι δὲ Οὖπιν. (De incredib. hist. c. 32.)

[3] Μετὰ κουρᾶν δ' ἀελλόποδες
Ἁ μὲν τόξοις Ἄρτεμις, ἁ δ'
Ἐν ἔγχει Γοργὼ πάνοπλος.
Euripid. Helen., v. 1313.

[4] Pausan., lib. II, c. 20.

[5] Pausan., lib. IX, c. 34.

gones sont la trinité d'Hécate lune obscure, σκοτόμαινα, à triple corps, à triple phase[1], et le triskèle en est l'image, par la tête de Méduse autour de laquelle courent en cercle trois jambes, entremêlées d'épis et quelquefois ailées, symbole frappant de la déesse des trois chemins, Trivia, Τριοδῖτις.

Les anciens, en mettant le triskèle dans la main de Neptune, ont voulu montrer l'union de ce dieu avec Hécate[2]; ils ont associé les trois divinités lunaires à leur père Jupiter, roi de l'éther, en représentant le triskèle porté par un aigle[3].

Le triskèle n'était pas l'unique symbole d'Hécate. La déesse est figurée sur des médailles de Métaponte et de Sicile par trois grains de blé ou d'orge, disposés comme les rayons d'une roue; quelquefois les Grecs ont réuni trois épis, placés en triangle[4], ou trois croissants, formant une rosace semblable à notre triskèle[5].

En reproduisant fréquemment cet emblème sur ses médailles, la Sicile, consacrée à Hécate, rendait hommage à sa divinité principale, Proserpine, et aux deux autres déesses

[1] Creuzer, Symbolic., t. II, p. 718.

[2] Médailles de la famille Alliena déjà décrites plus haut.

[3] Hunter, Catal., pl. 7, n° 15. Médailles d'argent de Selge, au revers d'un guerrier nu, armé du casque, de l'épée et du bouclier. D'autres monnaies de la même ville avec un type semblable portent le triskèle accompagné d'un coq, oiseau lunaire dont les chants marquent les heures, et d'une feuille ou d'une plante, symboles de l'influence lunaire sur la végétation, Hunt., *ibid.*, n°s 16, 17, 18.

[4] Médailles d'Arpi en argent, Mionnet, Descr. des méd. gr., t. I, p. 129.

[5] Médailles d'argent de Mégalopolis; Mionnet, Descr. des méd. gr., t. II, p. 250. Médailles de Crotone. Tête de femme à droite, couronnée d'épis. R. Trois croissants; dans le champ, KPO. Æ. Mionnet, Descr. des méd. gr., t. I, p. 192.

Minerve et Diane, triade vénérable qui se partageait l'île triangulaire, dont le nom Trinacia remontait à l'ancien roi Trinacus, fils de Neptune[1]. Trinacus, héros, pasteur de bœufs, comme Triptolème[2] et comme Géryon[3], régnait sur le pays où paissaient les bœufs du soleil; son nom présente une analogie frappante avec celui du van des moissonneurs, τρίναξ, instrument que Virgile appelle le van mystique d'Iacchus[4]; le même mot signifiait encore le moyeu d'une roue et le trident[5],

[1] Oracul. sibyllin. ap. Eustath. ad Dionys. Perieg., v. 473. Etym. Magn. Gud., verb. Θρινακία.

[2] Selon Phérécyde, Triptolème était fils de l'Océan et de la Terre; (Apollod. Bibl., lib. I, c. 5). Il était pasteur de bœufs, Clem. Alex., protrept. c. 2, 20.

[3] Il est nécessaire d'observer ici entre les personnages que nous avons cités une analogie qui ne peut être fortuite. Triptolème, le ministre de Cérès, est celui qui enseigne les trois cultures de la terre; Trinacus, nommé par un oracle le premier roi de la Sicile, fut un homme divin, analogue à Triptolème et à Géryon au triple corps, dont Hercule bâtit le temple près d'Agyrium, où son culte fut conservé jusqu'au temps de Diodore (lib. IV, c. 24). Géryon avait un autre temple et un oracle en Italie près de la fontaine d'Apona et de Padoue. On y consultait le destin en jetant des osselets dans la source (Suet., Vit. Tiber., c. 14). J'attribue au culte de Géryon l'osselet que l'on voit sur une médaille de bronze de Vettuna d'Ombrie (Sestini, Class. gen. geogr. num., pag. 7), et le type suivant rangé jusqu'ici aux médailles incertaines : Trois guerriers marchant de front à droite et combattant, armés chacun d'un bouclier et d'une épée. R. Sans légende. Hercule combattant à droite. Æ. La fabrique de cette médaille est étrusque. Mionnet (Descr. des méd. gr., t. VI, p. 655) a pensé qu'elle pouvait appartenir à Cosa.

[4] Virg., Georg., lib. I, v. 166.

[5] Pollux (Onomast., lib. I, c. 10. Seg. 145), en parlant des roues de char et de leurs différentes parties, dit que les rais s'appelaient κνῆμαι, *jambes*, et il donne le nom de θρίναξ à la garniture intérieure du moyeu.

τρίαινα ou τρίοδος, terme qu'explique Hesychius comme désignant l'arme de Neptune ou un carrefour à trois routes, le *trivium* des Latins [1]. Si, comme je l'ai déja dit, le triskèle est l'emblème de la déesse Hécate *Trivia*, le sens, attribué par Hesychius aux mots τρίοδος et τρίαινα, expliquerait un passage où Dion Chrysostôme, s'adressant aux habitants de Tarse, leur parle du culte qu'ils ont voué à Persée, Hercule, Apollon et à la *Triaina* [2]. Or, nous savons que le triskèle, formé de trois croissants, était gravé sur une médaille de Tarse [3]; que le mythe de Persée se rattachait à la fondation de cette ville, dont les monnaies représentaient souvent le héros argien. L'histoire de Persée se lie intimement au culte d'Hécate. La numismatique de Tarse en fournit des preuves nombreuses; je citerai plusieurs médailles de cette ville à l'appui de ce que j'avance.

Il est vrai que dans l'édition d'Hemsterhuis, on lit θώραξ, mais l'index marque, pour ce segment, le mot θρίναξ qui ne s'y trouve pas : il faut donc què θώραξ ait été imprimé par erreur, ce qui est prouvé par l'absence de ce mot à l'index, très-complet d'ailleurs, et qui ne place pas le mot θώραξ au segment 145. Hesych., verb. Θρίναξ.

[1] Hesych., verb. Τρίοδος.

[2] Dio. Chrysost. Tarsic. I, init. L'idée de cette explication du symbole dont parle Dion Chrysostôme ne m'appartient pas; elle m'a été suggérée par un savant archéologue, aux lumières duquel je me plais à rendre hommage, mais qui propose pour le mot τρίαινης une correction que je ne puis adopter.

[3] Eckhel, num. vet., pl. VI, n° 6. Ce triskèle est formé d'un cercle ou anneau, autour duquel sont disposés trois croissants dirigés dans le même sens. Eckhel cite une médaille d'Argos d'Achaïe, portant pour type une rosace de trois croissants entre les jambes d'un grand Alpha, et sur une autre, frappée dans le même pays, l'aigle sur la harpé gravé entre les jambes de l'Alpha.

La première est un bronze autonome. On y voit Jupiter Nicéphore, assis et tourné à gauche avec la légende ΤΑΡΣΕΩΝ. ΜΑΣΙΝΙΚΡΑ? Au revers, une femme voilée et tourrelée, assise sur un siége et tournée vers la droite, tenant dans la main droite des épis; à ses pieds un fleuve (le Cydnus), vu à mi-corps, sortant des eaux, et la légende ΟΡΘΥΓΟΘΗΡΑ [1]. Le revers de cette médaille est du plus grand intérêt et n'a point encore été expliqué d'une manière satisfaisante; voici comme je le comprends:

Le mot ΟΡΘΥΓΟΘΗΡΑ, comme l'a dit Eckhel, signifie la *chasse des cailles;* Pellerin a cru qu'il pouvait faire allusion à une colline voisine de Tarse, mais cette supposition est gratuite. Les anciens nous fournissent des renseignements plus sûrs. Ils nous disent que Jupiter aima Latone et sa sœur Astéria; que celle-ci essaya de se dérober aux poursuites du dieu sous la forme d'une caille, ὄρτυξ; voulant traverser la mer elle y tomba, précipitée par Jupiter, qui la métamorphosa ensuite en une île, appelée d'abord Ortygie, puis Délos [2]. Cette même Astéria, vaincue par Jupiter, eut de lui un fils nommé Hercule, héros vénéré par les Phéniciens, qui lui offraient des cailles, parce que, blessé mortellement par Typhon, Hercule avait été rappelé à la vie par l'odeur d'une caille que lui présenta Iolas, le compagnon de ses travaux [3]. Astéria, devenue

[1] Mionnet, Descr. des méd. gr. t. III, p. 622, n° 412.

[2] Hygin., fab. 53, Mythogr. Vatic., I, 37.—Apollod., Bibl., lib. I, c. 4.

[3] Eudox. Cnid. ap Athen. Deipn., lib. IX, c. 47. J'attribue au culte de cet Hercule Tyrien (Cicer., de Nat. deor., lib. III, c. 16) le type d'une médaille incertaine de Cilicie gravée dans l'ouvrage de M. Mionnet, Descript. des méd. gr., pl. 56, n° 8, et décrite assez inexactement, t. III, p. 664, n° 655. On voit sur cette monnaie d'argent une vache debout;

enceinte, fut donnée par Jupiter à Persée, qui la prit pour épouse; elle mit ensuite au monde une fille du sang de Jupiter; cette fille était Hécate[1].

On voit aisément, d'après ces traditions, pourquoi les habitants de Tarse instituèrent une fête nommée la Chasse aux cailles; elle dut être consacrée à Hécate et à Hercule, son frère. Les types d'Hercule sont communs sur les monnaies de Tarse; Hécate y est représentée le plus souvent sous des formes très-euphémiques, avec les attributs de Géa, de la Fortune, dont elle porte le nom, ΤΥΧΗ ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ, au revers de Jupiter Nicéphore avec la légende ΑΔΡΙΑΝΗΣ. ΤΑΡΣΟΥ[2], ou, ΤΥΧΗ. ΤΑΡΣΟΥ. ΜΗΤ. au revers de Caracalla[3].

Sur une médaille de Gordien-le-Pieux on trouve un temple distyle dans lequel est un quadrupède, portant une figure debout, vêtue d'une longue robe, le modius sur la

devant elle une sorte de croix ansée; au dessus, quelque chose comme le mihir. Au revers est un carré creux, au fond duquel est gravée une légende phénicienne et une caille que l'on a prise, je ne sais pourquoi, pour un épervier. Elle est rendue avec tant d'exactitude que rien n'explique une telle méprise; son bec, sa structure, ses petites ailes, son corps gonflé, ses pattes dégarnies de plumes, en font l'image fidèle d'une caille, peut-être d'une perdrix, mais ne présentent rien d'analogue à la forme d'un oiseau de proie.

[1] Musæus ap. schol., Apollon. Rhod. Argonautic., lib. III, v. 1034.

[2] Monnaies frappées sous Adrien, Mionnet, Descr. des méd. gr., t. III, p. 623, n° 416.

[3] Mionnet, Descr. des méd. gr., t. III, p. 631, n° 458. Il est naturel que les habitants de Tarse aient considéré, sous un aspect favorable, une divinité née dans leur pays; la ville d'Apamée en Phrygie la figurait avec un triple corps, armée de ses attributs les plus redoutés, et lui donnait cependant le titre de ΣΩΤΕΙΡΑ. Eckhel., Num. vet., p. 242.

tête; l'arc et le carquois derrière le dos, la main droite levée, et tenant dans la gauche une couronne; autour, la légende ΤΑΡΣΟΥ ΜΗΤΡΟΠΟ. Α. Μ. Κ. Γ. Β [1].

Deux autres revers de Valérien me semblent aussi se rapporter clairement au culte d'Hécate; en voici la description :

ΤΑΡΣΟΥ. ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ. Α. Μ. Κ. Γ. Γ. femme *nue ?* debout, tenant dans sa main droite un flambeau et dans la gauche une épée courte, une flèche et un arc.

Même légende, figure debout, casquée, ailée et vêtue de la stola, tenant dans la main droite un sistre, un gouvernail et des épis, et dans la gauche une corne d'abondance; à ses pieds, une roue [2].

Une monnaie d'argent, qui fut commune, selon Pollux, aux habitants d'Aspendus et à ceux de Selgé, répète le type du triskèle [3]; les Athéniens, en l'adoptant, eurent sans doute

[1] Bronze, comme la précédente. Mionnet, Descr. des méd. gr., t. III, p. 644, n° 535.

[2] Bronze. Mionnet, Descr. des méd. gr., t. III, p. 656, n°s 613, 614.

[3] Pollux (Onomast., lib. IX, segm. 84) attribue aux Aspendiens le type des lutteurs; pourtant on ne le trouve qu'une fois dans leur monnaie et sur un coin impérial, au revers de Trebonianus Gallus, frappé bien après Pollux. Il faut donc croire que la monnaie de l'opulente Selgé servait aux habitants des villes voisines, entre autres à ceux d'Aspendus, dont les médailles de bronze portent le type de la triple Hécate, armée de serpents, de fouets et de poignards. Mionnet, Descr. des méd. gr., t. III, p. 447, n° 10. Une médaille d'argent, attribuée à Aspendus, offre un tetraskèle, composé d'un anneau d'où partent quatre croissants; c'est, je crois, un exemple unique dans la numismatique; mais il n'est pas plus singulier que les quatre croissants gravés sur la petite monnaie d'argent frappée à Athènes, et que j'ai citée plus haut. Les quatre croissants doivent faire

pour objet de faire allusion au culte d'Hécate Epipyrgidia[1], et si nous manquons de renseignements positifs pour interpréter le même symbole sur les monnaies de Métaponte et de Velia, c'est que l'histoire de ces villes nous est parvenue très-incomplète, comme celle de tous les peuples de la Grande Grèce.

allusion aux quatre phases de la lune, dont trois sont visibles, et la dernière, obscure. L'autre triskèle, attribué à Aspendus, est terminé par des têtes de coq; c'est un complément remarquable du symbole lunaire. Sestini lettere, t. VI, p. 58.

[1] Pausan., lib. II, c. 30.



LETTRE

A M. LE DUC DE LUYNES

SUR LES

GRAVEURS DES MONNAIES GRECQUES.

CET OUVRAGE SE TROUVE :

Chez MM. DEBURE, Libraires de la Bibliothèque du Roi, et TREUTTEL et WURTZ, Libraires, rue de Lille, n° 17.

On trouve chez les mêmes libraires les ouvrages suivans du même auteur :

1° Deux Lettres à lord Aberdeen, sur l'authenticité des inscriptions de Fourmont, 1 vol 4° avec quatre planches. Paris, Imprimerie royale ; prix, 6 fr.

2° Monumens inédits d'Antiquité figurée, grecque, étrusque et romaine, dont il a paru quatre livraisons ; savoir :

Achilléide, livraisons 1 et 2 ; prix.............. 33 fr. 40 cent

Orestéide, livraisons 3 et 4 ; prix.............. 33. 40.

Les 5e et 6e livraisons, ou *Odysséide*, sont sous presse.